

*Jacques Fontaine ose descendre aux racines naturelles
de l'homo sapiens. Il découvre une autre manière de vivre ensemble.
Prémonitoire ?*

AU CHEVET D'UN MONDE FIÉVREUX

Des marionnettes rebelles ?

Des désastres ont toujours menacé l'humain et la liste est longue : guerres incessantes, famines endémiques, plus récemment le désastre écologique et l'épidémie virale. Cet article se réclame d'une double filiation : l'éthologie et l'anarchie verte. Son propos est d'aider à prendre du recul, non point pour régler, en un clic, ce que nous vivons. Avec plus de modestie, il pourrait contribuer à prendre mieux en charge, l'angoisse, notre inquiétude et nos effrois. En un mot, à augmenter, quand elle est malmenée, notre joie de vivre.

Introduction

D'abord prendre le pouls pour observer la santé et, en fonction des résultats, prescrire des remédiations, le cas échéant. Alors précisons : qui donc est celui qui est le centre de notre attention ? Le monde, d'accord mais quelle vastitude ! Alors définissons, en quelques lignes, le sujet que va ausculter le stéthoscope.

Le monde, on le sait, respire dans un système socio-planétaire universel. La seule différence : des pays sont plus infectés par des symptômes de la maladie ; comme la Chine avec le contrôle au faciès, symbolique de la privation intangible des libertés. Pouvait-on imaginer l'alliance à peine concevable il y a trente ans, de ces mœurs liberticides avec l'hyper-capitalisme occidental ? D'autres pays sont en train de contracter ce virus planétaire telle l'Afrique noire. Prenons alors l'exemple le mieux connu de nous, l'Occident. Il serait à ce jour, avancent beaucoup et de plus en plus les observateurs, en état de fièvre. En bref, quand nous évoquons « le monde », nous sortons de l'astronomie et de la géologie, pour porter notre regard sur ceux qui ont pris possession de notre planète : nous, les Hommes. Maintenant que le sujet est défini, analysons de plus près la réalité d'une telle allégation.

Six palpations pour une remédiation vont être nécessaires. Les voici : La consommation, les technologies, la prolifération des humains au grand dam de l'écologie, l'anthropocentrisme, les directives inconscientes qui modèlent nos comportements, l'angoisse primordiale, enfin les lois naturelles des animaux de meute que nous sommes et qui entravent notre remise en cause. Je pourrai alors, après ce diagnostic, proposer la remédiation souhaitable et possible, pour affronter l'effondrement plus que probable.

Ces six tâches accomplies, je serai alors en mesure de qualifier, avec tous les zéziements d'usage, en quelques mots, l'état de santé du monde. Ces facteurs sont inextricablement mêlés ; l'écosphie¹ l'a révélé il y a déjà quelques décennies. Alors pour plus d'aisance de lecture, j'ai donc construit six parties, en proposant pour chacune d'elles, les moyens de remédiation. En bref, je propose de partir des symptômes les plus évidents de l'état fébrile de la santé mondiale, puis examiner ce terrain si favorable à la pandémie ; pour revenir à la lumière éventuelle de notre avenir.

La consommation Des marionnettes compulsives et avides

L'économie financière (et non l'économie réelle d'avant 1939, en gros) est le bubon le plus perceptible de l'hyper-capitalisme. Elle construit, régule nos sociétés et tire la bourre, de plus en plus, au politique. Un exemple sidérant : Blackrock le plus gros investisseur américain du monde « pèse » (oui il est lourd !) 6515 milliards de dollars d'actifs, soit 2,5 fois le PIB de la France. Mais la frénésie issue de la consommation forcenée s'observe partout. Elle touche au moins 80% des personnes. Pas question de se rebeller mais, bien au contraire, se prosterner devant la quasi-religion de l'Avoir. Elle amène à frôler le bonheur mais se contente de délivrer des certificats temporaires et illusoire de bien-être ; elle suscite, en douce, nos délires frénétiques et nos vides carences. Elle induit un monde de parade, de paraître, dans la grande accusation des médias omnipotents. Cela ragailardit, encore et encore, le système, on le constate sans mal. Dans ce décor d'opérette où chacun est invité à chantonner, les Droits de l'Homme ont porté des fruits succulents mais désormais arrêtent leur mûrissement ; ils deviennent une vitrine ou un alibi, avec la dénonciation effrayante des « droits de l'hommistes », qui germe dans les nations dites civilisées comme notre douce France.

Nous plaquons le masque rigolard de la commedia dell'arte : que de progrès depuis le Moyen-Âge. Oui cela semble fondé mais depuis cette époque haïssable, nous apprîmes à nous déguiser, en nous alignant en troupeau, convaincu de la solidité des cultures passagères ; par exemple celles des philosophes dictant nos pensées... bref les modes, de toutes époques même si le mot semble sorti du carquois actuel. Actuellement, « on ajuste son vocabulaire à celui de sa tribu » comme l'écrit Michel Maffesoli : On fait semblant d'être jeune, « in », dans le coup. Jusqu'à satiété, nous nous bassinons de termes en vogue : « communication, pédagogie, initiatique... ». Mais, pour compenser la grisaille qu'ils charrient à notre insu, nous compensons avec des « magique, résilient ». Le phénomène tribaliste est partout : je vis dans le 9-3, en non dans le 93, et j'entends les gamins lancer des « rebeu, like, ouf, teuf, mecton, daron... ». Son identité fabriquée dans les forges des autres. Mode encore et toujours. En grand désarroi d'une l'outrecuidance personnelle, tant espérée...

Ce désir fou de l'Avoir : « tout, tout de suite et pour moi », engendre² une exigence de jouissance immédiate. Le présent devient la boussole du moment. Prenons l'exemple des températures d'hiver : en février 2020, 13, 14 degrés. Certains jours des jouisseurs s'enquillent dans les forceps des plaisirs immédiats : « Quelle chance ce temps ! », en abandon des lendemains gris, annoncés dans ces bosses chaudes. Tenez : « Ces manières de se tourner vers le passé, de le chercher, l'explorer, le goûter-semblent en panne Au moment où le stockage tend vers l'infini, sa consultation nostalgique tend vers zéro. Le passé n'attire plus³ ».

Je précise que beaucoup d'exemples choisis pour ce texte sont emblématiques. Malgré leur modestie, ils emblématisent le propos ; ils en sont des symbole d'une réalité très actuelle.

Le présent est également adoube dans les récentes expressions de méditation ; mais il s'agit d'une autre étoffe de jouissance et j'y reviendrai. Tant de facteurs nous précipitent du haut de la falaise : le fric, notre Seigneur et notre dieu, la qualité de nos informations parcellisées, les écrans qui font écran,

¹ **Ecosophie** – Mouvement initié par Arne Naess (1912-2009). Il invente le concept « d'écologie profonde » (deep ecology) pour désigner un courant de l'écologisme rompant totalement avec une vision anthropocentrique de l'écologie, et qu'il contraste avec l'écologie superficielle (shallow ecology). Alors que celle-ci ne s'attaquerait qu'aux effets de la pollution, agissant en avant de l'industrie, l'écologie profonde critiquerait les valeurs au fondement même du mode de production impliquant les dégâts environnementaux – source Wikipedia. En France, Michel Maffesoli a fait paraître, en 2017, « Ecocophie, essentiel pour mesurer les enjeux actuels de l'humanité ».

² Néologisme pour dire « qui fait naître », « qui fait croître ».

³ Tiré de M. Atlan et R.P. Droit. Voir biblio.

l'assèchement de la courtoisie, particulièrement dénoncée dans notre beau pays. Et, j'insiste sur un autre facteur, trop souvent négligé (tiens ! Pourquoi ?), la sale renaissance de la division du travail, depuis trois décennies. Les métiers de l'informatique ne fouettent pas plus le sang de leur serviteur que ne le faisait la chaîne. Moins pénible quand même m'objecte-t-on. Oui mais pas plus « épanouissant » mot bienvenu pour rester dans la mode, mais évocateur. FW Taylor revient sur un char victorieux. D'ailleurs, tout comme lui, l'ingénieur, nous encensons les avancées scientifiques, les seules crédibles aux yeux de beaucoup. En outre, notre socio-religion hyper-capitaliste possède ses prêtres, la majorité d'économistes, fervents zélateurs et développeurs du système.

Car il nous faut, dans cette danse de l'Avoir, du visible, du démontré même si la raison, cette folie cérébrale, nous entre le rationnel et le concret. La vogue scientiste nous avale dans les tourbillons : « Quoiqu'il en soit, le but de la vie, de la vie réussie, c'est une satisfaction sans effort du désir ». Et en jolie redondance : « Vous jetez l'ancre à un endroit, vous la remontez, vous allez ailleurs et vous la jetez à nouveau. Il ne vous arrive rien de fâcheux, juste des aventures¹ ».

Balance entre l'avidité frénétique et l'hécatombe apocalyptique. Oui, avec le décervèlement, des réactions qui me donnent des motifs (pas des raisons !) d'espérer. Malgré des rébellions, en crispation sur le système actuel mondial. Ne descendons pas en nous-mêmes. Des comportements, surtout, et fichez moi cette psychanalyse nauséuse, au trou ! Comme toutes les approches de nos profondeurs. Les Américains s'en font les chantres et le monde suit ; tout en inventant des formes de réconfort plus subtiles et qui, je le reconnais loyalement, nous aident, parfois, à sortir de la cave où les chiens aboient. Les TCC, les pratiques de développement personnel, les retraites méditatives, les recentrements sur soi... sont désormais des réponses à notre grande peur instinctuelle qui bout dans nos inconscients et se réveille brutalement avec un virus menaçant. Ce qui pourrait bien être une chance pour déloger le scientisme, qui prétend donner de la raison dans une société folle d'Avoir. Cet arsenal ne mène pas à l'introspection bagarreuse, mais ventile en fait les fumées malodorantes, voire néfastes. Pas toutes quand même ! Je vais citer une pratique prometteuse, je le dis par expérience : le Dialogue intérieur de Hal et Sidra Stone (années 70) : chacun est amené à jouer, devant un groupe, tous les rôles que nous endossons. Alors nous dévoilons notre semblant de personnalité, par la descente mesurée, en soi. Et la retrouvaille émouvante avec notre « Enfant vulnérable ».

Il faut bien tout cet arsenal pour parer aux dépressions, ce virus psycho-organique dont nous sommes de plus en plus nombreux à être porteurs. Ainsi, on compte plus de 300 millions de personnes dans le monde souffrant de dépression soit une augmentation de plus de 18 % de 2005 à 2015. Chaque année, près de 800 000 personnes meurent en se suicidant. Cela, bien souvent, parce que Nous sommes contraints à réduire la complexité de nos rôles à des marionnettes manipulées, non pas sur leur besoin de relations mais sur les gratifications les plus rapides possibles, vaines.

Une phrase bien sentie : « Bref on cherche plus l'accomplissement de soi, qui est l'impératif de la modernité psychologique, que la dépossession de soi qui est le mot d'ordre de la spiritualité traditionnelle ».²

La consommation est le premier et grand symptôme d'un vacillant état de santé du monde. Symptôme à ne pas confondre avec la maladie. Elle en est une conséquence ; Mais il faut continuer à identifier les symptômes pour mieux remonter au virus. Les technologies, sont, à n'en pas douter, une autre expression fiévreuse, visible à en hurler !

Les technologies : Un humain omniscient et hyperactif.

D'abord, la majesté effrayante, écrasante des armes nucléaires, capables de pilonner une vaste partie du globe. Le traité de non-prolifération date de 1968, en lien vident, pour moi, avec les aspirations des mouvements des jeunes. Ce texte et les suivants ont beau s'arc-bouter sur la raison collective, les pays nucléarisés leur font la nique. Plus loin, un jour ?

¹ Deux phrases raccourcies et fortes de Zygmund Baumann, cité par M. Atlan et J.P. Droit. Voir biblio.

² Citation de F. Lenoir. Voir biblio.

Les technologies informatiques nous aident grandement mais elles fourrent nos vie, de brutalités déguisées. L'intelligence artificielle, la robotique, l'existence artificielle, les algorithmes génétiques, la bio-informatique, les nanotechnologies, les bioénergies... vont si vite que nous n'avons plus le temps de la pause sur soi et de notre relation aux autres. Elles imposent aux consentants que nous sommes en grande majorité, la très grande vitesse, la centration sur soi, l'hymne au scientisme. Parmi mille, des exemple vécus par tous les Français : les analyses médicales remplacent la relation au médecin. La télévision assure un lien lâche et frelaté aux autres ; l'ordinateur dispense les connaissances en écartant l'enseignant. L'achat de nourriture, dans une relation vivante au commerçant, est remplacé par la livraison.

Je reviens sur les prestations médicales : la dictature des faits, avec les trainées du scientisme, est le brouet quotidien de ces technologies informatiques. Avec de graves conséquences sur notre santé : les études de médecine ignorent presque complètement la subjectivité de la relation au malade. Une vieille lune pourtant, vérifiée, en 1960 par Michaël Balint : il confirma que le mieux-être, la guérison dépendent de la triangulation malade, médecin, maladie. Consultez un médecin, a fortiori un psychiatre, c'est stupéfiant ; neutre, distant, froid parfois : « Vous n'avez rien, c'est psychique ! » Au grand dam d'un malade qui, oui, c'est vrai ! ne se sent pas bousculé mais ni pris en empathie ; un de nos mots très à la mode ce qui est d'ailleurs très significatif d'un manque.

En joie, vers l'abolition des frontières géographiques car les amis seront de tous les pays. L'individu se sentira citoyen du monde. 130 « clicamis¹ » en moyenne, dans les pays occidentaux. Pourquoi pas ? J'écoute plus averti que moi: « Plus on utilise Internet, plus on est sociable, plus on est capable de se rapporter aux autres, plus on est polarisé, plus on est participatif. Plus on a d'amis sur Internet, plus on rencontre d'amis physiquement. Ça se renforce, c'est un résultat empirique général : Internet n'est pas un instrument d'isolement² ».

Vient-on à affirmer que la fraternité s'accroît ? Sans doute. Les réseaux sont des supports plus que des suppôts de la fraternité et de la liberté d'expression. Il n'est que de voir les barrages d'accès aux réseaux des totalitarismes. Ainsi s'abolissent de plus en plus « limites, contours, frontières, lignes de partage, bornes, démarcations³... » Atlan, Droit ; de la liberté en sus.

Notre devise républicaine signe aussi avec l'égalité. Alors qu'en est-il avec les applications informatiques ? Elles renforcent l'égalité, avec l'immense diffusion de portables, comptés en milliards dans le monde. Ajoutons, l'accès au savoir toujours plus facilité : les apprenants sur les MOOC⁴ (Massive Open Line Course), ne s'ennuient plus, ou s'enchantent en écoutant un professeur ; désormais ils décident quoi, comment quand. Jimmy Wales, fondateur de Wikipédia, le déclare tout de go. « Imaginez un monde dans lequel chaque personne, où qu'elle soit, dispose d'un libre accès à la somme de tout le savoir humain ». C'est une démonétisation complète du savoir. Je reviens sur la liberté : il est impossible de ne pas se mettre sur pied d'alerte quand on s'ahurit devant les progressives mutilations de la liberté dans tous les pays, Chine en tête. Les flicages, la reconnaissance faciale., la captation d'identité... Sans aller plus loin, le déport des tâches administratives sur les usagers, les adhérents, les clients .Et je ne crois pas que les observatoires éthiques y puissent grand-chose. Notre CNIL est une dame sourcilieuse mais qui, bientôt n'en pourra mais. Le progrès, et en particulier celui du aux informatiques, est une machine qui ne cesse d'avancer, soutenue par les ombres de la meute humaine. J'en parlerai d'abondance dans la dernière partie. Dans cette attente, rappelez-vous le roman prémonitoire de René Barjavel, paru en 1943, qui traite de l'inévitable rouleau compresseur de la dignité ; ce monstre d'illusions, sans possibilité de crier : halte !

Vous savez tout cela : les technologies ont du bon, comme on dit, mais l'intelligence de leurs algorithmes et de leurs robots donnent des sueurs froides Nos relations aux autres, garantes du bon fonctionnement de notre société, et par là de notre calme intérieur se dégradent sans pauses, dans l'essoufflement du temps. Avant le temps humain, c'était le passé, le présent, le futur. Aujourd'hui c'est du 24 heures sur 24, du 7 jours sur 7, c'est l'instantanéité. Il ne faut pas que le réflexe remplace la

¹ Traduction poétique de l'américain « follower » si répandu dans le monde.

² Manuel Castells cité par M Atlan et JP Droit. Voir biblio.

³ Ibidem.

⁴ MOOC : *Massive Open Line Course*. Avec pour ancêtre français et mondial (mais oui !) *l'Enseignement Assisté par ordinateur*, EAO.

réflexion¹. De toute urgence, il nous serait très utile de ralentir cette frénésie de vitesse, que les technologies de la communication n'encouragent pas. Symbolique, la traduction en 22 langues de l'ouvrage « L'Éloge de la lenteur », paru en 2004². On ne saurait mieux dire que cet extrait d'une conférence produite, en 2017, au Palais de la Découverte³ : « Nous avons plus de temps devant nous, nous ne cessons de gagner du temps, et pourtant nous souffrons de cette "famine temporelle"... Étrange époque où le temps se rétrécit subjectivement alors qu'il ne cesse de s'emplir objectivement. Est-ce réellement de repos dont nous avons besoin, ou du besoin de ressentir la distinction entre l'activité et le repos, donc entre la rapidité et la lenteur ? Mais c'est peut-être une question de rythme... » Un autre conférencier descend dans l'arène, si je puis dire : « Privilégier la marche, prendre le temps de cultiver des plantes, les regarder pousser... Ce sont des moyens de se sentir exister ! Et, ne pas oublier que « Pour faire un jardin, il faut un morceau de terre et l'éternité ». Tu avais bien raison, Voltaire, il faut cultiver notre jardin !

L'effarant déploiement des technologies atteint le monde entier, en déclenchant, avec la consommation, un état fébrile. Nous devons, pour y voir plus clair dans les causes de ces symptômes, rappeler un facteur, encore plus indépendant de notre volonté humaine. La fièvre commence avec lui.

La prolifération Un saigneur

Oui, un « saigneur » mais aussi celui qui se prend pour un seigneur, objet du chapitre suivant. Il n'est pas de bon ton d'employer le terme de prolifération pour les humains. Comme un air sans doute trop péjoratif. Il peut être vécu comme une atteinte à notre dignité. Les religions et leurs sœurs n'ont eu de cesse de nous le répéter. Il faut lire sans frémir Genèse 1.29 : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la Terre et l'assujettissez et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre ». Ce que nous avons fait dare dare. *Ite missa est !* Avec les conséquences actuelles écologiques que nous vivons et qui émanent des rapports du GIEC⁴. Il regroupe 196 pays et, sans doute, on peut tenir pour sérieuses ses conclusions : changement climatique où nous avons notre large part depuis 1950, avec les gaz à effet de serre. Des conséquences déroutantes par leur ampleur : effondrement de la biodiversité en toute connaissance des humains, épuisement des ressources naturelles, impact enfin sur nos activités comme la santé, l'économie et l'équilibre de notre biotope : avec la fonte des glaciers, de la calotte polaire, de l'acidification des océans. Je n'en jette plus ! Tout cela est bien connu et beaucoup regimbent devant l'annonce de l'effondrement du système socio-planétaire, dans quelques décennies⁵. L'épidémie actuelle est une des conséquences naturelles de ce gâchis de nos ressources : notre niche écologique se renouvelle de plus en plus tard. L'éthologie⁶ nous apprend que, dans un tel cas, il est fréquent que l'espèce soit la cible de maladies virales, bactériennes. Jusqu'alors, les humains ont su parer, par la médecine, la pharmacie, ces fléaux. Or les microbes deviennent de plus en plus résistants aux antibiotiques. Trouvera-t-on, cette fois-ci, un nouveau bouclier ? Ou serons-nous obligés de nous courber sous la fréquence d'une loi écologique qui voudrait enrayer notre prolifération ?

Nous avons en tête des nombres effrayants : 7,5 milliards d'humains, une folie nataliste. N'avons-nous pas su, il y a 30 000 ans, nous protéger contre une nature hostile grâce à notre conscience ?

¹ F. Lenoir, voir biblio.

² cf biblio.

³ Je n'ai pas le nom du conférencier. Le propos est rapporté sur le site de France Culture

⁴ GIEC : Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat

⁵ Consulter le site *Le climat change.fr*. Complet, sans jargon et qui reprend les arguments des climato-sceptiques pour les rectifier.

⁶ Éthologie - Selon Wikipédia, Étude scientifique du comportement des espèces animales, incluant l'humain, dans leur milieu naturel ou dans un environnement expérimental. L'éthologie humaine est une science récente, des années 60. Ses conceptions sont, encore aujourd'hui, mal reçues par le « saigneur » qui plaide, avec entêtement, n'être pas responsable de ce qu'il fait. Je consacre un chapitre suivant sur le déterminisme de la meute qui s'impose à nous. Tout mon article se fonde sur l'observation éthologique de l'humain : partir des réelles racines, celles de l'animal spécial qui vit en bande, pour mieux distinguer l'origine de la fièvre du monde et mieux en contrer les symptômes.

Aujourd'hui, face à nous (je ne peux écrire « en compagnie »), 465 000 éléphants contre 3 à 5 millions au début du XX^e siècle, 3890 tigres et un tiers des insectes en voie de disparition. Tenez un micro exemple de dégradation mais bien symptomatique de notre laisser-aller : En France, les géants de l'assainissement ont le droit, en cas de gros orage, de déverser en bord de mer 5% des eaux d'égouts. Résultat : les parcs à huîtres sont infestés par le norovirus. Un microbe qui déclenche chez les gourmands, des gastro-entérites. Mais à Arcachon, ce trop-plein d'eaux sales est largué au large. Doit-on, enfin, pleurer, à présent, sur le martyre des animaux d'élevage intensif ?

Les rationalisations vont bon train chez les climato-sceptiques, soutenues par 5% des scientifiques. Comme ils ne peuvent supporter leur culpabilité humaine, Ils en concluent que nous devons continuer à croître, prospérer et exploiter. Que ne s'associent-ils pas au précepte de Mahavira, Ayaram Gasutta, porteur d'une des clefs du jaïnisme 680 avant JC – « On ne doit tuer, ni maltraiter, ni injurier, ni tourmenter, ni pourchasser aucune sorte d'être vivant, aucune espèce de créature, aucune espèce animale, ni aucun être d'aucune sorte. Voilà le pur, éternel, et constant précepte de la religion, proclamé par les sages qui comprennent le monde ». Ne l'aurions-nous pas compris, ce monde dont nous sommes les saigneurs ? Ajoutons l'énorme concentration dans les villes. L'urbanisation galopante a une conséquence sur nos mentalités et nos vécus : le collectif d'entassement est, en réaction, générateur de cet individualisme insupportable que recueille la consommation, soutenue par l'hyper-capitalisme avivé par les technologies. Réponse là aussi évidente mais qui se révèle, pour l'instant dans le monde, dystopique¹ encore: le retour à la nature, l'agriculture saine, la vie de campagne... On parlera, pour les urbains, de « déracinement », d'abord de son énorme ville, de sa région surpeuplée, de son pays d'origine. On en voit les effets avec les migrants. Mais je crois aussi que le déracinement permettrait de faire émerger une conscience de « citoyen du monde ». Je cite Marc Augé, questionné par M Atlan et RP Droit : « Idéalement, le déracinement est au contraire un progrès. Que les gens se détachent de leurs « racines », je suis farouchement pour. Cela permet de passer de l'individu culturel à l'individu générique ». Intéressant, non ?

Le comble, parmi ces milliards d'humains, beaucoup vivent dans la misère ! L'eugénisme pourtant n'est pas, pour moi, envisageable. Mais la limitation des naissances est d'une urgence impitoyable. Surtout que 25% au moins des grossesses ne sont pas désirées (OMS). Se reproduire selon la pente la plus naturelle ne conviendrait donc plus du tout à notre espèce prédatrice.

Comment agir dans cet imbroglio de circularités ? Dès les années 70 Arne Naess criait : « L'espèce humaine est la première sur Terre ayant la capacité intellectuelle de réduire son nombre consciemment et de vivre dans un équilibre durable et dynamique avec les autres formes de vie ». De même, , ce qui rend la situation « particulièrement critique » ne tient pas uniquement au nombre d'habitants mais à « une croissance exponentielle, et partiellement ou totalement irréversible, de la dégradation ou de la détérioration environnementale, perpétuée par le biais de moyens de production et de consommation parfaitement établis, et l'absence d'une politique adéquate au regard de l'augmentation de la population humaine ». Depuis, partout des personnes fournissent des idées. Balise historique, le Club de Rome, dès 1972, prônait une croissance zéro pour éviter l'effondrement annoncé pour les années 2040. Le rapport de 2012 ose même l'apocalypse pour 2030. Ces rapports soulignent le risque dégradation inéluctable de l'environnement. Déjà le lien dans la complexité, vecteur des autres liens. À quand la conciliation entre notre voracité et l'écologie ?

Et aussi des changements à notre portée plus immédiate comme le recyclage systématique : « L'humain ne serait plus celui qui pille et salit, mais celui qui produit intelligemment et de manière durable² ». Mais que penser de la pauvreté des mises en œuvre et de leur efficacité de bas étiage ? Le pôle nord étouffe sous une surface de plastique, de superficie égale à la France. Et, avec sa fonte en cours, l'hyper-capitalisme tonitruue sur la possibilité des forages !

L'Accord de Paris sur le climat, de 2015. ? Un vœu pieux, furtif et masqué. Il est bien pentu le chemin qui nous mènerait, mènera (?) à une vocation écologique concrète ! Avec des États Unis qui ne veulent

¹ « Dystopie », récit de fiction dépeignant une société imaginaire organisée de telle façon qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur.

² Citation de Michael Braungart, questionné par M Atlan et RP Droit. Voir bibliographie.

pas entendre parler !¹ Dans les rues de Pékin, j'ai failli étouffer à cause du brouillard de pollution. L'Avoir, l'immédiateté du plaisir, ces deux jumeaux sinistres, seraient-ils nos maîtres, dans notre consentement complice ? Et comment ouvrir notre cœur et notre esprit à la grande nature ? La natura naturata de Baruch Spinoza et aussi, surtout celle qu'il nomme la natura naturans ; H Bergson parlerait alors d' « élan vital ». C'est un chemin de spiritualité certain ; cette spiritualité qui peut devenir un moyen de recouvrer son humilité et sa grandeur alliées. F Lenoir écrit avec tact et superbe : « Finis les fossés mentaux, autrefois si profonds, séparant les animaux des humains, les humains de la nature, la vie de la non-vie, voici venue l'idée du grand continuum ».

Je vais maintenant vous inviter à analyser d'autres origines au trouble fiévreux du monde. Moins connu et moins retentissant., encore peu en vogue aujourd'hui. Auparavant, je vous propose de vous pencher sur une cause profonde de la ruine attendue de notre système, responsable de notre mentalité de « seigneur » que je viens d'esquisser avec les religions, qui en font un aria de victoire. Ce seigneur qui s'est toujours cru le maître du monde et l'a rendu malade. Regardons au microscope² cette prétention folle, un agent pathogène de grande importance pour notre santé.

L'anthropocentrisme Un seigneur

J'irai plus loin, dans notre héritage génétique. Pour l'instant, supposons son expression collective. Ce qui est déjà un germe viral. Il est maintenant admis par quelques-uns dont je fais partie, n'en veulent les climato-sceptiques, que la santé déclinante du système socio-planétaire est la conséquence de la nature animale, instinctuelle de l'Homme. En effet elle engendre des modifications si majeures de son biotope que certains n'hésitent plus à nommer notre très courte époque, l'anthropocène. Comme si quelques siècles étaient en train d'accélérer un changement radical, au lieu des millions d'années usuelles de l'évolution de la Terre. Ne craignons pas de déchoir et, en sautant de notre piédestal imaginaire, regardons-nous au fond des yeux. Si nous sommes des « seigneurs » c'est parce que nous sommes les plus grands prédateurs actuels et, sans hésitation, de tous les temps de notre existence. Il y a six millions d'années, la branche des hominidés pris sa singularité dans l'arbre des primates. Et le sapiens se différencia, il y a 315 000 ans. Nus, peu velus, courant médiocrement, incapables de grimper aux arbres, nous étions alors la risée de la nature, en proie éventuelle de crocs gourmands. Et puis, la ménopause en frein de la prolifération, la vieillesse avec une peau humaine qui se ride, s'amincit et perd son élasticité avec l'âge. Je n'aurais pas parié sur mes ancêtres. J'aurais eu grand tort. Car notre couronnement qui fit de nous des seigneurs et qui nous persuada que nous l'étions et le sommes encore, brilla de capacités rutilantes. Et caractéristiques à notre espèce. Je les rappelle, en grand merci à Wikipédia : la complexité de nos relations sociales mais je ne suis pas sûr que nous soyons les seuls, le langage, l'apprentissage, dont je ne suis pas si sûr non plus, les outils mais à voir, les vêtements, la maîtrise du feu, la domestication, et cette si bruyante faculté, la cognition, grâce à laquelle nous montons à l'abstraction, l'introspection, la spiritualité... Bref la conscience et ce que les Anciens appelaient la raison. Des dizaines de milliers de page des philosophes de toutes époques nous confortent dans notre gratifiante auto-béatitude. Oui, nous sommes capables de raison, de sagesse et d'échapper à notre destin. Pourtant, on le sait, une autre chanson est audible, et ce, depuis toujours. En fait, nos inconscients feraient, en nous, la loi et la circulation. Sans attendre l'inévitable Sigmund, Denis Diderot asséna cette phrase stupéfiante, surtout au fameux Siècle des Lumières : « Il y a un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sublimes et de notre tendresse la plus épurée » Il ne se racontait pas d'histoire !

Comment ne pas se croire un seigneur qui règne sur l'univers et lui-même ? Les réalisations tangibles comme les villes, les activités économiques, nos organisations constamment pyramidales, nos œuvres artistiques... coulent comme du miel en notre for. Nous sommes oints, en respiration profonde, par les saintes huiles de cette grandeur qui semble venue du ciel. Les religions se sont emparées de cet anthropocentrisme, comme je l'ai écrit plus haut. Impossible de remettre notre seigneurie en question, pour l'immense majorité. Et aujourd'hui, encore de façon criante. Sourire quand nous évoquons

¹ Soyons juste : une moitié d'Américains sont sensibles à la dégradation du climat.

² *Microscope* : néologisme de Joël de Rosnay pour signifier l'outil mental qui permet de dénouer la complexité.

« notre » Terre, « notre » environnement, bref nos fiefs et nos possessions. Pas étonnant que plusieurs courants spirituels, dans le monde et les ans, s'adornent en recherche d'identité chevaleresque. Car, cette certitude anthropocentrique, admises sans recul par les seigneurs risque d'être sévèrement secouée par des épidémies, par exemple, comme celle que nous vivons. Avec l'espoir que nous prenions enfin conscience de qui nous sommes réellement dans le tourbillon naturel. Mais ne sommes-nous pas au-dessus de cela ?

L'anthropocène ? L'état de santé du monde en découle depuis un ridicule laps de temps de quelques siècles. Nous mesurons aujourd'hui la conséquence des prélèvements et autres taxes d'habitation sur l'environnement. Tout cela, en une poussière de temps. Que pèsent les 10 000 ans de l'homme chasseur-cueilleur du paléolithique, notre grand papa en comparaison des 200 millions d'années de vie des mammifères, la classe dont nous sommes membres?. Et que pèsent à leur tour, nos -35000 ans de sédentarisation qui nous amènent au massacre ?

Les humains admettront-ils, un jour, qu'ils ne sont pas des seigneurs ? On me répond : « Jamais, car leur anthropocentrisme les amène à détruire leur propre habitat, leur vie » Et je me lève et réplique : « Voilà une affirmation avouée de l'anthropocentrisme rampant ! ». Voici l'urgence : nous étudier, car la connaissance du bipède humain est toujours balbutiante malgré les assertions, en tous temps, de moult penseurs et philosophes. Oser faire de la zoologie, ou de l'éthologie -terme moins piquant, comparée est notre tâche primordiale. Et cela est en route ; tant mieux !

Pour changer le monde actuel, pas de tergiversations ! L'auteur de la dégradation est l'Homme ; alors changeons-le. Pour cela pénétrons enfin ses arcanes millénaires collectives et individuelles, dans leurs interactions secrètes. Il est grand temps de sortir un instant des sciences du dehors pour élucider les mystères du dedans ! Que se passe-t-il donc dans la tête des maîtres du monde, les Hommes, pour qu'ils ne se soucient pas de sa santé. Pourtant ils voient bien qu'elle est chancelante ?

Je vais commencer, avant, par un bref exposé des directives qui pèsent dans notre inconscient et nous modèlent. Elles sont souvent légitimées d'ailleurs par la conscience, voire la raison. Ainsi je vous inviterai à aller plus loin.

Les directives Un soumis

Nous avons tous intégré en notre enfance et, en partie, en notre adolescence, les conduites indispensables pour vivre en société, afin d'être conforme aux valeurs de nos meutes de référence. Se sentir aimé dans notre similitude.

Un psychologue américain, Éric Berne, dans les années cinquante, a inventé une théorie et les pratiques concomitantes pour repérer et qualifier les interactions verbales et non-verbales entre individus. Il s'agit de l'Analyse Transactionnelle. Point de remises en cause radicales alors, mais une effusion de louanges. L'AT comme on l'appelle, franchit l'Atlantique. Elle est adoptée comme une fille naturelle et douée, par les Occidentaux. Elle se répand dans les séminaires et en thérapie. Elle est précieuse car E Berne, dans son élan d'observateur minutieux et rigoureux a, entre autres, listé les 5 directives qui, aux lisières de la conscience, influencent en permanence nos comportements, nos choix, nos réactions. Simple et séduisant !

Pour recouvrer un peu de liberté, doit-on prendre conscience de ces directives ? Alors suffirait-il de proclamer que les élèves du secondaire, et peut être avant, dans leur apprentissage de leur liberté intime, devraient les repérer ? Ils pourraient ainsi, sinon s'en rendre maîtres, désir anthropocentriste, mais agir en toute connaissance de cause et, ainsi, pouvoir nouer des relations plus authentiques. Très beau pari. Mais une question lourde se pose : ces directives sont-elles le produit de la culture occidentale ou plongent-elles leurs racines dans l'apprentissage humain, sa socialisation, quelque soient le lieu et le temps. Les Malawites, les Esquimaux et autres Pygmées relèvent-ils, comme nous, de la pression non dite de ces directives ? Les culturistes, ceux et celles qui mettent la puissance de la culture avant celle de la structure et la nature, affirmeront qu'ils sont trop différents pour se soumettre, l'air de rien, à ces préconisations. Je ne suis pas très convaincu et j'estime, sans preuves, que les cinq directives de conduite en société, sont universelles. C'est donc avec cette conviction que je vous les présente, comme je les ai

reçues. Ces prescriptions ne devraient pas changer. Éric Berne estime qu'elles forment la base du système axiologique mondial.

En provenance de nos parents biologiques ou substitutifs, elles expriment les jugements de valeur. Croyant bien agir, ceux-ci nous ont inculqué une foule de principes qui sont devenus de véritables consignes !

Voici ces messages contraignants :

- Sois parfait : Ne laisse rien au hasard
- Fais plaisir : Satisfais toujours les autres
- Acharne-toi : Fais sans cesse des efforts
- Sois fort : Ne montre pas tes émotions
- Dépêche-toi : Presse-toi en permanence

Meyer Iffrah, psychologue français, a observé dans sa pratique un sixième « message contraignant », qu'il nomme :

- Sois conforme : Ne te fais pas remarquer

Nous sommes tous quotidiennement inféodés, en proportions diverses, à ces directives ; elles qui nous malaxent en fonction de notre éducation et des situations rencontrées.

Une prise de conscience s'avère, à mes yeux, nécessaire, dès le début de l'adolescence. Mettre le pied des jeunes à l'étrier de leur introspection. Par là, continuer, sans lassitude ou rêve d'avoir déniché le Graal, à les imprégner des accents majeurs de toutes les « disciplines », comme on disait, des sciences humaines. Mais tout n'est pas rose : ceux et celles qui sont trop soumis aux directives, qui n'ont pas assez de recul sur leurs choix, certes se trouvent en bon accord avec la société mais risquent de devenir dépendants des mœurs du temps. Cela s'appelle la normose¹, cette pathologie de la normalité, un passe-partout mais aussi une mangeuse de liberté. Repérer les traits névrotiques sera donc une des tâches de l'introspection., chez les adolescents. Je les crois avides de partir dans cette aventure intérieure, en complément des explorations des mondes du dehors. Propos d'un pédagogue !

Nous sommes des êtres conditionnés, les experts en conviennent tous. D'ailleurs pas besoin d'eux : nous le savons bien, nous obéissons aux ordres intérieurs, garantie que nous sommes aptes et dignes à vivre avec les autres, dans le troupeau. Nous pouvons nous en réjouir car les directives qui nous commandent permettent, par complicité silencieuse, de vivre bien dans notre société. Mais avec, comme il se doit, un revers de la médaille : la prétention anthropocentriste et son cortège de destruction. L'influence de la morale instituée sans conscience est encore une origine de la santé chancelante du monde. On peut rêver. Si nous n'avions pas, enfouies en nous, ces directives morales, nous serions tellement plus libres ! Certes mais cela n'est pas, aujourd'hui, avec les conduites de notre espèce, envisageable. En un sens, les histoires actuelles sont toutes des scénarios de rupture, des fictions de largage, des récits de dernier épisode. Partout, semble-t-il, on aspire au mot « fin » ou plus encore à un « au-delà indéfini² ».

Mais, avant de claironner piteusement, la défaite d'un monde mal en point, remontons encore, ou si vous le préférez descendons l'escalier qui mène à la chambre du malade. Allons toujours plus loin dans la saisie de la singularité de l'homo sapiens. Deux tours : l'un en sociologie, l'autre en zoologie comparée, mais oui ! Ou, pour ne pas choquer, en éthologie.

Attention, j'oserai, vous l'avez compris avec mes affirmations précédentes, considérer que nous obéissons, en tant qu'espèce, au fonctionnement de la nature. Abordons alors l'angoisse et les peurs instinctuelles, que les directives présentées au-dessus essaient de nous faire oublier. Mais une guerre, une épidémie, comme celle que nous vivons, nous rappellent durement à l'ordre.

¹ Normose, une pathologie de l'intégration de la norme, formulé par le psychologue Ferdinand Wulliermier. Le "normosé" serait porteur d'une maladie de la norme, ce n'est pas vraiment lui qui est malade, c'est la norme en lui...

² Tiré du livre de M. Atlan, JP. Droit. Voir biblio.

L'angoisse primordiale Des schizophrènes jusqu'à aujourd'hui

Le progrès du aux sciences dures rassure et permet d'éviter le miroir. Il rassure parce qu'il fait croire que l'Humanité a un sens et qu'il est protégé de la mort. Celle-ci est la mère de toutes les angoisses, prétend-on souvent. Vaincre la peur du départ organique est une chance ou un but. Mais nous ne nous en débarrassons jamais vraiment. Nous y mettons beaucoup de significations, avec les religions, les différentes autres croyances, les supputations sur le karma et les réincarnations.

S'y ajoutent depuis quelques décennies, les témoignages « objectifs » de la vie après la vie, les fameuses EMI ou Expériences de Mort Imminente. Elles sont décrites et cataloguées en premier par Raymond Moody, le long de vingt ans, d'observation du phénomène. Elles semblent, au dire des expérienceurs dissoudre l'angoisse de mort. Pour l'instant, l'Homme n'en est pas là. La mort est bien fidèle à son capuchon et à sa faux. Plus encore, elle serait une composante narquoise ou amère des angoisses qui nous habitent, nous agitent. Elle dérange ; alors aujourd'hui elle commence à être vécue comme une maladie à échéance toujours plus lointaine. Je ne crois pas que si nous vivions 150 ans, plus même, le lit des angoisses de notre psychisme serait soigneusement replié au carré.

Le plus commode pour rester en état de santé est de muter l'angoisse primordiale. Pour ce faire, nous inventons sans cesse des dangers imaginaires que nous nous imaginons pouvoir combattre. S'installe alors des repoussoirs de craintes et nous affirmons la dangerosité dont nous nous sentons victimes : aujourd'hui, le redéploiement d'une théorie du complot, ainsi nommée par crainte de l'appeler par son nom exact, la paranoïa. Les traits de caractère qui caractérise cette névrose, sous des formes individuelles et collectives, nous font sauter comme des pantins apeurés. Alors « le principe de précaution » fait florès pour un oui, pour un non. Ce qui ne veut pas caviarder l'utilité d'une telle névrose si bien partagée : c'est un moyen d'être en permanence sur ses gardes pour prévenir tout danger. Le code de la route est une mise en œuvre de l'utilité de cette disposition psychique. L'état de santé du monde réclame donc un minimum de tendances paranoïdes pour parer à tous risques dangereux pour la société. Les guerres sont souvent fondées sur la paranoïa justifiée par ses porteurs Même ritournelle pour ce principe de précaution, si envahissant actuellement ; souvent pour notre plus grand bien.

Méfiance, parades, déplacements... Voici une citation : « Les gens vivent, sur une plaie quasi métaphysique, dans une angoisse constante du cancer, des infections, des accidents de voiture, des nourritures de mauvaise qualité, de l'air vicié... la liste est infinie. Et cette angoisse latente face aux dangers de la vie n'est certainement pas sans effet sur la qualité de vie de l'homme total. Parfois les précautions, souvent devenues obligatoires, sont plus restrictives et fastidieuses que le danger encouru. Vaut-il mieux supprimer tous les fromages au lait cru, ou risquer une gastro-entérite, voire une listériose de temps en temps ? Qu'est-ce qui est plus nuisible à ce fameux homme total, manger une nourriture insipide ou avoir, peut-être, mal au ventre pendant quelques jours ? Nous sommes maintenus, avec la lourdeur excessive du principe de précaution, en état de peur¹ ». Le principe de précaution renforce la dépendance aux angoisses. Il pourrait être le socle où s'érigent les dictatures avec les lois liberticides, au nom de la sécurité du peuple. La chanson est connue, avec le communisme. Et est toujours fredonnable par les humains. Quelque soient les masques sociaux.

Un exemple mondial récent² exprime fort clairement comment l'angoisse primordiale peut être réveillée, avec tous les justificatifs prétendus rationnels, pour montrer que nous ne sommes surtout pas les humanimaux d'une meute en proie à une menace réelle mais, à ce jour, très mineure : le coronavirus. Parcourons trois points d'analyse éthologique :

- D'abord, il est naturel qu'une espèce, quand elle prolifère, soit la victime d'épizootie ; soit, dans le langage des seigneurs, une épidémie ou mieux une pandémie qui fait encore plus trembler. Inutile de pointer le nombre d'enfants qui meurent chaque jour de faim ou de violence, 22 000 ! Nous ne nous sentons pas concernés. Mais quand les professeurs de médecine, en chœur, affirment que le virus va faire des milliers de morts³ soit quatorze jours de morts d'enfants, rien ne bouge dans nos consciences. Car, là, nous nous sentons, objectivement, menacés.

¹ Pour tout ce paragraphe, merci l'ami Gil Garibal.

² J'écris en mars 2020.

³ 300 000 selon les dernières estimations.

• Ensuite parce que vivre ensemble une psychose hystérique ressoude nos liens et apporte une jouissance secrète, surtout non avouée, celle de l'instinct grégaire. Pas question de remettre en cause les mesures déferlantes de la prévention ; mais je ne puis m'empêcher d'observer les comportements de mes sœurs et frères humanimaux. Le syndrome de l'accident : ce qui touche le groupe, c'est ce qui est proche. Au fur et à mesure que le danger s'éloigne géographiquement, il devint moins menaçant, indépendamment de sa gravité réelle et statistique. Songeons, un seul instant au nombre de décès annuels dus à la grippe, soit 8 à 10 000 victimes, en France¹. Comparons ce nombre avec celui des victimes du virus, à ce jour, environ 7000. Avec une contagiosité bien plus élevée pour le coronavirus. Que penser alors de notre panique devant un danger, à ce jour, bien moindre ? J'ose aller plus loin. Comment, sous le seul regard de la statistique, pouvons-nous admettre, sans frémir et au milieu de notre gaspillage effréné la statistique suivante : toutes les onze secondes, un enfant meurt de faim dans le monde ?² J'entends alors : « Mais tu confonds tout ; ce n'est pas du tout pareil... Tu mélanges causes et conséquences...D'ailleurs quelles sont tes sources car ces chiffres sont discutables...» Soit ! je me tais.

• À voir, enfin, si cette épidémie n'est pas un des premiers symptômes d'un monde fiévreux, qui se précipite dans la déliquescence. L'effondrement, prédit par le GIEC, commencerait-il ainsi ? L'avenir le dira.

Il est temps, maintenant, d'envisager un début de remédiation, sans trop se focaliser sur l'irruption de l'effondrement. Assainir nos désirs de compétition et développer ceux qui nous poussent, en tout spontanéité animale, vers la coopération, toutes deux naturelles à l'humain. En cette évolution la raison qui nous enorgueillit tant, n'est au fond que déploration et prétexte de camouflage. Pour autant notre conscience est, elle, un fort puissant levier de compréhension d'abord, puis un support de notre quête biophile. Qu'est-ce à dire ? La biophilie est l'amour du vivant et au-delà de la nature, dans une relation apaisée d'attachement et d'inclusion. La fraternité caracole avec elle, comme l'affirme cette phrase : Nous aimerons de plus en plus... « ... développer leurs pulsions empathiques innées et leurs liens biophiliques, qui comprend l'ensemble de nos frères humains mais aussi les autres vivants³ ». La biophilie est un passage obligé, selon moi, dans la quête de l'UN, ce symbole époustouflant !

Pour mieux caractériser l'état de santé du monde enflammé par l'Homme, nous manquons souvent de vocabulaire pour décrire la situation Aussi je me permettrai d'user inévitablement de néologismes, seuls à même de qualifier ledit état sanitaire. Déjà, nous disposons de deux termes créés par Michael Balint, Ils sont tout à fait susceptibles de nous faire avancer dans notre palpation du pouls du monde :

• L'«ocnophile», est celui qui a toujours besoin de se cramponner à ses objets : à quelque chose ou à quelqu'un. Il ne peut lâcher un objet que pour en agripper un autre. Les grands espaces lui font peur. Les ocnophiles cherchent leurs racines. Ils ne sentent pas citoyens du monde.

• L'autre type, c'est le « philobate ». Il aime les grands espaces et redoutent les objets, ressentis comme malveillants, qui pourraient faire obstacle à sa liberté de mouvement. Les seuls objets qu'il apprécie, ce sont ceux qui forment son équipement et qu'il peut emporter facilement avec lui où qu'ils aillent. Les philobates aiment être des citoyens du monde.

Jusque-là, la distinction est simple. Mais la santé du monde n'est pas préservée pour autant. En voici les raisons : nous sommes de plus en plus des ocnophiles auxquels on fait croire qu'ils sont des philobates. Pointent les schizophrènes qui souffrent dans le silence des étouffades. Bien sûr, l'idée de « village global » de Marshall Mac Luhan serait peut-être à même de réconcilier les deux antagonistes. Est-ce envisageable pour les temps qui viennent, de recouvrer la santé déchirée ? Ma réponse : la forte tendance qui va encore et encore s'amplifier, de recourir aux pratiques, méthodes de développement personnel ouvrent une porte chantante. Car ces manières de vivre, adouées de quête spirituelle, répondent aux grandes oubliées de notre santé collective. Enfin écouter croître en soi, le sens, celui de sa vie, de celles des autres, de la vie. Voilà donc une remédiation espérée de l'état de santé en

¹ Source - Agence sanitaire santé publique France

² Source - Programme alimentaire mondial (WFP). La malnutrition provoque la mort de 3,1 millions d'enfants de moins de 5 ans chaque année.

³ Tiré de Jeremy Rifkin. Voir biblio.

dangerosité, du monde. Nous sommes loin des fourches caudines, brutales sous leur apparence douceuse, de cet hyper-capitalisme qui donne la fièvre.

Oui, certes, nous le coinçons, ce virus, l'angoisse primordiale dont l'humain ne s'est jamais guéri. Mais il faut aller plus loin pour traiter au mieux tous les autres microbes logés au cœur de l'Homme. Dernier pouls, celui de la lumière sur nous-mêmes. Qui sommes-nous donc, et comment nous organisons-nous en une meute acceptée, dans l'ignorance, par presque tous ?

La meute Un humanimal¹ : agressif et peureux

Le monde ne se porte pas bien ; il est alité. On observe des symptômes : la consommation effrénée, les technologies souvent décérébrantes. Il a de la fièvre et on sait pourquoi : l'anthropocentrisme totalitaire et la prolifération sans frein. Sous ces draps, on arrive au matelas culturel : les directives impérieuses et l'angoisse primordiale mal gommée par les cultures. Enfin le sommier, celui sur lequel repose l'activité humaine : l'instinct grégaire inévitable. Il nous restera, au bout de cette analyse à prescrire le médicament adéquat.

La meute des « humanimaux » est, en tous points comparable aux meutes des loups, des antilopes, des éléphants... Évitions de regimber devant les évidences naturelles, sous les discours, les philosophies, les sciences, les arts... Ils nous bercent et nous enchantent, au sens fort, mais ils ne sont que des chemises de nuit bigarrées sur le corps d'un monde fiévreux. Enlevons, pour un temps, ce vêtement et examinons le corps dans sa nudité. Un corps nu est un corps sans défense, livré aux vindictes. L'humain fut cet animal si fragile qu'il crevait de peur ; un de ses legs les plus embarrassants. Voyons alors comment, nous pourrions, peut-être, à chasser notre peur viscérale. Notre organisation spontanée, partout, témoigne de notre instinct grégaire.

D'abord, une observation éthologique -s Nous sommes des animaux de meute. Je précise le concept plus loin. Posons maintenant une première observation évidente : nous avons absolument besoin de nous organiser en groupe, en priorité en groupes dits restreints, de petite taille de quelques personnes, tout au plus. D'où l'émergence de la famille glorifiée en tant que telle, chez les Romains. Mais, signe des temps qui changent, qui se délite aujourd'hui. Au-delà, les groupes d'appartenance. Michel Maffesoli décrit la fréquence grandissante des « tribus ». Plus loin encore, les nations avec le désir, maquillé en volonté, de faire face à d'autres grands groupes. Songeons à l'OTAN, à l'Europe, pour rester dans nos contrées. En bref, l'humanimal est une créature de haute nécessité sociable. La solitude n'a jamais été une possibilité d'existence ; elle ne l'est toujours pas. D'où la crainte, sans doute justifiée, de cet individualisme qui gagne du terrain et que nous ne cessons de dénoncer, comme une aliénation possible de notre espèce. On peut faire, en effet, l'hypothèse que les voies solitaires de l'introspection humaine, sont hasardeuses voire « contre-nature ». A ce titre l'exemple de la psychanalyse et des thérapies individuelles est éloquent ; le divan, le face-à-face ne font pas miroir avec notre nature. Surtout si elles font tomber nos masques individuels sans possibilité de les retenir grâce à un groupe. Les « freudian wars », les condamnations sévères dont la psychanalyse, en particulier, est l'objet depuis sa création, plaide pour cette évaluation. De fait, sont nés, dans les années cinquante les formats plus acceptables des groupes d'exploration et de recherche : T-group, psychodrame, sociodrame, groupes Balint, groupe de prière, loge maçonnique... et tant de descendants ! Ils privilégient le questionnement sur les relations et sur le scénario de chacun dans ces relations.

Seulement, le besoin de vivre en groupe de défense, d'attaque et de prédation, ne convient pas du tout aux grandes organisations, tels les gouvernements actuels et les entreprises. D'où, me semble-t-il, le germe des luttes sociales. Elles illustrent notre lutte incessante des groupes entre eux. Les théoriciens,

¹ *Humanimal* : Néologisme si évocateur de notre condition. Forgé par Daniel Béresniak qui fut, en quelque sorte, mon maître.

comme Marx en tête de file, ont mis en musique socio-politique, ces luttes intestines, favorisées par l'évolution capitaliste toujours incontournable. Malgré des essais qui s'en détachent radicalement. Ils promettent d'autres possibilités d'organisation que la pyramide des pouvoirs, en grand intérêt des nantis. Ceux-ci, d'ailleurs ont bien senti, pas « compris », que ces groupes d'opposition à cette pyramide, devaient être décervelés. Quoi de plus pertinent alors que d'aller à l'encontre de leur formation ? En bégayant et voici pourquoi. D'abord, recourir à un vécu de solitude... Taylor, s'en doutait-il ?, fut l'instigateur du travail « en miettes » de belle apparence : augmenter la productivité, rendre les tâches parcellisées, découper en morceaux « spécialisés » comme les Services d'une entreprise. Avec, tout au fond, un souhait fort de restreindre la force des groupes d'opposition, Ce qui va entraîner la naissance du syndicalisme, en milieu du XIX^e siècle. Syndicats ou lobbies, même combat, dans un même schéma pyramidal ! Émiettons, émiettons, il ne restera plus grand-chose ! Mais ensuite, on devina que cette parcellisation frustrait les désirs de coopération, inhérents à notre espèce en bannière de meute. Tout bien pesé intuitivement, les mâles dominants lâchèrent du lest ? la chèvre et le chou, en quelques sorte. Au sortir de la seconde Guerre, naquirent les prémices d'une restauration de sens que l'émiettement avait balayé. Fleurirent alors les pratiques de l'élargissement des tâches et, plus, de leur enrichissement, après les essais hypocrites de la rotation des postes.

Les ressources humaines furent cajolées. Les managers furent sommés de faire prospérer l'esprit d'équipe. Faut-il s'en plaindre ? Je ne le crois pas. Les méthodes fleurirent telles le BBZ¹, le marketing des services de la centration sur le client. Avec aujourd'hui, l'aveu épouvantable du constat de faillite. Le « work life management » tend à faire croire aux salariés, apparemment choyés en distractions et en aides diverses², qu'ils vivent une famille entrepreneuriale aimante.

Une seconde observation - Une meute s'organise spontanément, je l'ai esquissé, de manière pyramidale. Car il faut bien que, face à l'adversité naturelle, les groupes restreints soient forts. La pyramide des pouvoirs, voilà la donnée fondatrice de l'organisation humaine. Sans elle, on ne peut vraiment comprendre, si on baisse les masques culturels, le fonctionnement naturel de la meute humaine. C'est évident dans quasiment toutes nos organisations, qu'elles soient, patronales, syndicales, humanitaires, mutuelles... Tout en haut, celui qui décide et peut faire trembler, le mâle alpha ; autour de lui, les « lieutenants », d'autres mâles et parfois quelques femelles, surtout si elles sont âgées. Puis, les groupes, les familles, tous organisés selon le modèle tutélaire de la pyramide. Tout en bas ceux, celles estimés inférieurs par les dominants. Les individus de la meute n'y échappent jamais, ou alors acceptent la solitude, comme des ermites. Ce schéma éthologique est, de manière inéluctable, celui de toutes les organisations humaines, de tous les bords et partis. Sans doute depuis qu'ils sont cultivateurs mais peut-être aussi quand ils étaient chasseurs-cueilleurs.

On ne s'étonne donc pas que la course au pouvoir maintes fois dénoncée et brocardée, soit la directive de la vie collective. Nos hommes politiques, de gauche, de droite, en haut vers les ciel, en bas vers la terre, tous sans quasiment d'exceptions, sont mus comme des pantins par la « cratophilie³ », soit l'amour forcené du pouvoir. J Rifkin résume la pyramide : « Mode de gouvernement autocratique centralisé » Bien sûr, nous en rions depuis l'Antiquité mais rien ne change : la meute reste la meute. Parce que les révolutions ne font que répéter son schéma organisationnel, encore et toujours la pyramide. Une citation de mai 68, si peu à la mode aujourd'hui, sans doute parce qu'il dérange les consciences pyramidales : « Élections, piège à cons ! ». Je le crois car le vote démocratique, malgré les énormes progrès qu'il représente, aboutit sans cesse et toujours à la morne répétition de la pyramide. Pas étonnant que l'Égypte antique ait érigé des monuments à sa grande gloire ! On peut objecter que les masses pourraient bien refuser le diktat de la cratophilie. Oui, mais l'écrasante majorité des individus qui la composent, s'adonnent aux joies de la soumission, en très grande réassurance. N'est-ce pas comme ça que le monde tourne depuis toujours ? Cette propension, je l'appelle, en référence à mon maître : l'« arquéphilie »,

¹ Budget Base Zéro.

² « Distractions et aides diverses » Nous commençons, en Europe, à nous mettre dans le sillage des États-Unis. Des exemples vécus : Un week-end à Barcelone dans un grand hôtel, Un concert moderne à Hambourg avec un voyage en première classe, des places dans la tribune d'un stade pour un match « historiques »... Au titres des aides, citons les chèque-restaurant, les crèches, les aides juridiques... À noter que les soins financiers restent rivaux aux objectifs professionnels et au « bon » fonctionnement de la pyramide.

³ *Cratophilie* Qui aime le pouvoir

soit « celui qui aime se courber ». La meute empile ainsi les cratophiles et les arquéphiles, sans que chacun soit, évidemment, totalement l'un ou l'autre.

La meute animale, nous par exemple, possédons des traits typiques de ce genre de regroupements : les rites de politesse, de célébration, de consultation comme le vote ; les mythes qui soutiennent des représentations avantageuses pour tous, parfois pour le bonheur commun comme la démocratie, parfois pour le pire, comme la doctrine nazie. Car la meute supporte mal que la meute d'à côté vienne lui voler sa nourriture, la pille et viole. Comme nous l'avons vu plus haut, survient la théorie du complot, de plus en plus répandue, la paranoïa. Elle mobilise une agressivité de défense de son territoire, ce que nous savons tous depuis que l'on se penche sur les mœurs des chats domestiques libres. Mais nous ne sommes pas des félins et notre agressivité ne se cantonne pas à la défense ; elle s'invite facilement au rapt violent. Cela commence à l'intérieur même des groupes restreints : chacun a absolument besoin de l'autre. Mais celui-ci est aussi un rival pour plusieurs motifs : nourriture, reproduction, abri. Et, chez les humanimaux, la haine bien cachée que nous avons héritée de notre petite enfance. Nous la projetons sur celui, celle qui est en face. Vite évoquons Remus et Romulus, les frères ennemis. Amour et haine relève d'une même complexité dans nos relations. Une maxime iranienne est saisissante de vérité quand elle énonce cela : « Sans toi, je me meurs ; avec toi ,tu me tues ». Quelle incroyable lucidité !

Au niveau du grand groupe social, comme la patrie, cela s'appellent les guerres, comme on le voit, dans les bandes rivales de chimpanzés ou à l'intérieur d'une seule bande. Seulement, les chimpanzés, tout au plus se mordent. Les humanimaux, eux s'entre-tuent parfois en délices mêlées aux larmes et aux chairs déchirées. Le XX^e siècle fut le pire que les Hommes aient jamais connu : .60 millions de tués: deux guerres mondiales, la Shoah, le Goulag... Alors faudrait-il éradiquer la violence, si tant il est possible et de n'en garder que la partie indispensable pour la survie ?

Le faisons-nous ? Certes pas, nous jouissons bien au contraire des scènes de meurtre, de torture, des accidents mortels ou pas. La télévision et le cinéma abreuvent notre complaisance, à vivre, en médiation douce, l'horreur enchanteresse. J'entends les aristotéliens : bien au contraire c'est un moyen de se débarrasser de nos désirs agressifs. Il s'agirait non pas d'un appel au meurtre mais d'une purgation. D'accord ! Pourtant, de plus en plus de recherches démontrent le contraire : les violences représentées nous inciteraient à faire de même dans la réalité. Les expériences historiques, de Stanley Milgram, sur la soumission à l'autorité, ont ouvert le ban. Ne serions-nous pas, en majorité, des nazis en puissance ? Je ne parierai pas sur moi ! Et que faisons-nous ? Toujours plus de viols, de meurtres sur les écrans, en odieuse apparence.

Conclusion - Éduquons nos enfants à maîtriser leur agressivité innée. Pas suffisant parce que se cache, tapi au fond de nous, la jouissance à contempler l'horreur. Elle est responsable du déferlement médiatique que je viens de rappeler, qui sait si bien tirer les ficelles des marionnettes. Pour l'instant, les expériences apprennent deux choses :

D'une part, la délectation au spectacle de la violence chez les autres. Ce que j'appelle le syndrome de l'accident. Qui ne freine pas, sur la route, pour éprouver de près la délicieuse sensation que procure la vue de la voiture accidentée ? Mais, ce n'est pas tout. Une autre expérience ne nous apprend rien sur nous mais le confirme nettement. Soit la mise scène d'une voiture atterrie dans un fossé, au bord de la route, très fréquentée. Les gaz du pot s'échappent encore. En outre, on aperçoit clairement une silhouette à l'intérieur. Et les expérimentateurs observent et dénombrent le pourcentage de chauffeurs qui s'arrêtent pour porter secours. La majorité freine, c'est le syndrome de la voiture accidentée. Mais à peine un tiers se gare, pour aider celui qui est prisonnier de l'habitacle. Voilà bien ce qui est en nous de l'ordre du chimpanzé qui admet la violence plutôt que de celui des bonobos, qui préfèrent l'amour.

D'autre part la panique paranoïaque et hystérique qui s'empare de tous ou presque quand cette violence menace la meute. Je me permets de rappeler une incroyable constatation. Qu'un virus fasse 3000 morts dans son pays et au-delà, dans l'humanité, alors la peur-panique saisit la meute et nous fait recourir d'urgence aux masques ; à remplir les caddies, dans un aveu sidérant des perlaborations inconscientes : « On ne sait jamais ; je préfère prendre mes précautions ». Alors que chaque jour 22 000 enfants, je l'ai écrit plus haut, meurent de faim ou de sévices, soit toutes les quatre secondes. Que pèse des épidémies face à cette effrayante statistique ? « Oui peut-être mais, moi, je n'y peux rien » s'excusent à bon marché les pharisiens. Que nous sommes en majorité. La violence proche est aussi bien un régal qu'une horreur, les deux bien mêlés, cela s'entend. Voilà le syndrome de l'accident que je viens

de présenter Avec des justifications pour cacher les délices culpabilisantes : « Si je ralentis, c'est pour voir s'il y a des secours....Comme c'est le cas, je suis reparti ».

Notre prolifération est la cause profonde de nos masques de volitions de paix. Ainsi leur origine est non point culturelle, mais naturelle. Le monde est violent ; les humains y répondent, en pleine paranoïa, par leur violence. Elle fut utile à l'aube de l'humanité car les dangers naturels étaient bien réels. Aujourd'hui, plus de risques naturels ; ils sont jugulés mais la violence subsiste. Elle est détournée dans l'effroyable arsenal nucléaire, par les dictatures, par le port de masques : ne devons-nous pas, en effet, nous défendre contre les assaillants ? Au fond, nous ne cessons depuis la nuit les temps préhistoriques- ils sont très proches-, de nous lamenter sur notre sinistre état de faiblesse naturelle. Alors pour endiguer toutes ces violences qui nous fourbissent à l'intérieur de nous-mêmes, nous avons chevauché la soumission, l'arquéphilie, avec les directives morales qui nous façonnent dès notre plus jeune âge. Elles deviennent norme sociétale salubre et nous procurent les masques indispensables pour vivre en groupe. Et nous avons codifié le droit avec les parades et les sanctions juridiques. Vrai progrès social dans le vivre ensemble. Ce faisant, nous commençons, sans nous presser à nous attaquer au virus. Il reste à se pencher sur le terrain : la santé du monde, fiévreuse dépend d'abord du terrain.

Le regard éthologique, celui de l'observation du terrain, amène à prendre beaucoup de recul sur la meute humaine et à la considérer avec désespoir. Mais avant de continuer sur ce registre, je tiens à signaler que si cette approche amène la froideur de l'observateur non partisan, le vécu de chaque membre du troupeau lui, est pétri de sensibilité : car si je suis un animal de meute, il reste que je suis très attaché à ma famille, mes proches, mes amis Je peux être triste voire désespéré quand un malheur arrive à l'un d'entre eux. . L'éthologue reste froid mais moi, je reste fort sensible. L'humanité prolifère et elle encourt les pires dangers. Mais je secours, sans état d'âme, les clochards de ma ville. Oui, c'est un paradoxe, une injonction contradictoire, comme l'on dit. Je l'assume. Ne suis-je pas le jouet de ma culture et de ses masques ?

Car la culture ne change rien, ni l'éducation ordinaire Le vécu humanimal de la meute, le grand ordonnateur n'est pas encore pris en compte. L'Homme se croit toujours un seigneur : projection du mâle alpha en Homme alpha sur la nature. Repenser l'organisation de la troupe humaine ? Mais la pensée n'y suffira pas. Michael Balint chante cet « Homme total ». De hautes tours en espérance de totalitude mais, pour l'instant, en pierres éparses. Ces pierres, bien différentes, je les trouve prometteuses. Elles aideront, je l'espère, nos descendants à vivre au mieux l'effondrement. Courte revue des prémisses : les divisions, celles des peuples, du travail... qui arrangent tant la pyramide, commencent à s'oblitérer. Nous acceptons de plus en plus le monde de la complexité, mis en avant, comme je l'ai écrit plus haut, par Joël de Rosnay. Plus de césure entre l'organique et le psychique, comme les facultés le prétendent traditionnellement. Mais le bon sens populaire, secondé par la psychologie humaniste accueille dans la même vision, les deux aspects. Encore du travail à faire pour parvenir à une conception et une réalité holistiques. Un exemple : les dépressions peuvent survenir, non d'un mal-être psychique mais d'un dérèglement du microbiote intestinal, une dysbiose. Dans les milliards de bactéries, certaines ne se conduiraient pas bien, dans certains cas de dépression cas. Fabuleux ! Ces microbiotes dont on découvre la nécessité absolue, dans notre santé, sont des clés. En ce sens je crains les avancées indéniables de la neurophysiologie. Elle localise de plus en plus les zones où s'activent tels ou tels neurones et leurs synapses pour produite des idées, des émotions ou des comportements. Ne risque-t-elle pas de fortifier le fantasme de la division scientifique et sociale ? Nous ne nous réduisons pas, comme tout le vivant, à des zones cérébrales. Mais on doit à la neurophysiologie, des découvertes appréciables : les neurones-miroirs dont l'activité dépasse les frontières biologiques et fondent la théorie de l'imitation des humains les uns par rapport aux autres. Nous redécouvrons la vertu de l'exemple ! Ce n'est donc pas du tout une vieille lune !

En outre, j'ai l'impression que deux avancées sont susceptibles de bouleverser l'humanité : les explorations de plus en plus rigoureuses de l'après-vie. J'ai évoqué les EMI. Parlons, en quelques lignes, des concepts agaçants et mirifiques du médecin-anesthésiste Jean-Jacques Charbonier, phare français en ce domaine. Je lui cède la parole en lui laissant un peu de temps : « L'hypothèse d'une conscience délocalisée extraneuronale et d'une théorie dualiste mettant en jeu la CAC (conscience analytique cérébrale) et la CIE (conscience intuitive extraneuronale) était désormais dans un document de médecine. ; inscrite à tout jamais depuis le 15 décembre 2014 dans les chromosomes de la science. Pour

la première fois, le monde médical reconnaissait de façon officielle l'existence d'un esprit indépendant de la matière ! Oui, ne souriez pas ! Il n'y a aucune différence entre la « conscience intuitive extraneuronale » et le mot ou le terme « esprit ». Simple question de vocabulaire.

L'autre avancée de la compréhension de l'humain me bouleverse en radicalité subversive : L'épigénétique. On est en train de prouver que des comportements, dans certaines situations favorables, se transmettent, non point par les seules imitation et prescription, mais par une inscription génétique ! Un remue-ménage abrasif. Remise en cause partielle des mécanismes de l'hérédité. Je vous renvoie à Internet qui vous l'expliquera beaucoup mieux que moi !

En tout état de cause, le rôle des biotopes, les neurones-miroirs, l'après-vie, l'épigénétique ont bouleversé mes croyances. Je me sens un peu dénudé comme le monde qui pourrait recouvrir un peu de santé ! Pour ce faire, trouver le mode organisationnel de la meute qui correspondrait le mieux aux avancées de ces découvertes en gésine. Certains n'ont pas attendu ; ils n'ont pas été entendus. Pas trop tard pour les saluer et les écouter, les anarchistes.

L'anarchie Le libertaire

L'approche écologique radicale, pas en seul friselis de mode, se façonne en chacun, par un amour du vivant, sans concession. J'ai déjà citée cette attitude : la biophilie. Je vais expliquer le lien subtil à notre conscience actuelle, mais évident dans les expériences sociétales anarchiques, des deux attitudes : Devenir de plus en plus écologiste radical mène à vivre en sociétés libertaires. C'est pourquoi, nous ne pouvons pas considérer l'anarchie comme une simple forme d'organisations sociale culturelle. Tout comme l'organisation pyramidale aux effets abominables est naturelle, elle aussi. Auparavant faisons un sort au dégoût et au mépris déclenchés par l'évocation de l'anarchie, dans quasiment toutes nos têtes.

« Anarchie » est un mot exécrable ; il précipite dans nos têtes les frayeurs d'autres termes tels, émeutes, troubles, confusion, violences, dégénérescence. Alors quand la nécessité s'en fait sentir – ce n'est pas surprenant, nous l'allons voir- on lui préfère les convenus autogestion, libertaire, utopie et, avec plus d'audace, de mépris et de confusion, débauche. Dans l'organisation comme dans une sexualité débridée ; tout cela à cause des « soixante-huitards attardés, ces hippies qui nous ont retardés ! » L'anarchie est de l'ordre du tabou, à l'instar du sexe, malgré toutes les dénégations rassurantes. F. Lenoir dans une prescience pudique qui lui est habituelle, déclare : « Nous nous éloignons d'un pouvoir hiérarchique et nous nous rapprochons du pouvoir latéral ». L'anarchie¹ n'est pas du tout le chaos. Bien au contraire, c'est un renversement extraordinaire de l'organisation pyramidale qui engendre l'état fiévreux du monde, comme le dévoile la déclaration supposée de PJ Proudhon, le père putatif du mouvement : « L'anarchie c'est L'ordre sans le pouvoir². ». Entre hiérarchie et anarchie, le hiérarque, prêtre de haute fonction chez les orthodoxes hurle car on le forcerait à devenir anar, à savoir privé de ...lui ! Élisée Reclus, libertaire et Franc-maçon, (1830-1905), met les points sur le I : « L'anarchie est la plus haute expression de l'ordre ».

La démocratie elle-même, forme très aboutie de l'organisation pyramidale, chante une devise magnifique. L'air de rien elle préconise d'autres modes alternatifs. C'est « Liberté, Égalité, Fraternité ». Hallucinante de grosse anarchiste³. F Lenoir est chatouillé par l'espoir, sans rien avouer, toutefois : « Désormais tout le monde est à égalité : tout le monde peut se déplacer, tout le monde peut échanger. Ainsi naissent des structures fluides, changeantes, informes, incontrôlées, au sein desquelles se forment des courants d'opinion, se transforment les consciences et les comportements ».

Le fonctionnement anarchique fait tomber la pyramide des pouvoirs ; en ce sens l'anarchie est opposée à l'État qui, selon elle, ne cesse d'exercer sa domination sur les individus. Elle préconise des réseaux de cellules humaines liées, autogérées et inter-indépendantes. Comme les écovillages, terme générique, pour désigner des groupes autogérés de cent personnes, tout au plus.

¹ Il n'est pas question d'évoquer une forme rare de l'anarchie, celle d'extrême-droite.

² Pas d'idolâtrie de meute, soit mais Pierre Joseph Proudhon sentait, à cause de ses idées, parfois bien contestables, bien mauvais, je trouve !

³ Non, je n'ai pas dit anarchique...

Ainsi, la meute humanimale s'efforcerait de se débarrasser de la folie du pouvoir et de la soumission concomitante : la cratophilie ou amour du pouvoir et l'arquophilie ou besoin de soumission. Cette pyramide qui rend le terrain de la santé mondiale, favorable aux fièvres : consommation délestant les choix libres, technologies des progrès de confort de l'hyper-capitalisme, prolifération de l'espèce, directives conditionnantes, qui sont les premiers symptômes toujours les héritages de la loi du troupeau. Le fonctionnement¹ anarchique enfin modifie la perméabilité contagieuse des peurs, de l'angoisse primordiale. Les réseaux, eux, par leur vie préhensible par les sensibilités individuelles, tendent à amenuiser ces frayeurs si puissantes et enfouies dans le collectif et l'individuel. Premiers pas sur la route : « De manière concomitante la naissance du mouvement altermondialiste et des forums sociaux, le progrès de la conscience écologique, l'essor du développement personnel, des spiritualités orientales ou de la philosophie comme sagesse, l'irruption de nombreuses initiatives de solidarité à l'échelle de la planète, comme le microcrédit, la finance solidaire ou encore, plus récemment, le mouvement des Indignés » déclare en beauté additive bienvenue, F Lenoir, si souvent cité dans ce texte. Les années 60, répétition générale. Aujourd'hui, les Indignés, les Gilets jaunes. Et tant d'autres mouvements de révolte, ci et là, dans le monde. Oui le mouvement est parti !

Il est lui-même l'héritier de, non pas une tradition, mais d'un rêve à lourdeur d'expériences, dans le passé. Des modèles théoriques, grandioses, dans leur ambition, leurs réalisations et leur influence, se diffusent partout, en pleine créativité. : l'autogestion et l'économie libérative, en amours mêlées. Elles suscitent des atterrissages concrets, démonstratifs de l'économie en anarchie :

L'**autogestion** d'abord, sans qu'il soit, surtout ici, question de préséance ! En voici, en pillant, comme il se doit ! Wikipédia , les traits et, par-là, les valeurs caractéristiques :

- La suppression de toute distinction entre dirigeants et dirigés,
- La transparence et la légitimité des décisions,
- La non-appropriation par certains des richesses produites par la collectivité,
- L'affirmation de l'aptitude des humains à s'organiser sans dirigeant.

En résumant quelque peu, l'autogestion s'oppose à l'idée de hiérarchie ; les responsables sont élus et transitoires. L'autorité quitte la verticale pour rejoindre l'horizontale où tous sont égaux. En inverse, le capitalisme est une forme de dépossession du bien commun au profit des « riches », les empereurs du CAC 40, en France, terre de milliardaires à l'instar des plus fortunés qu'elle. En d'autres termes, la finalité de l'autogestion vise concrètement une réappropriation des choix du travail , de l'outil de travail et des résultats issus du travail.

Quant à l'**économie collaborative**, en cousinage d'autogestion, elle peut, sinon se résumer, du moins être entendue ainsi, en inspiration du site Économie Magazine: L'économie collaborative a deux visées : l'économie et le social. Elle tient sur les piliers du partage et de l'échange de biens, de services ou de connaissances entre particuliers. Elle se traduit par un échange monétaire tel que la vente, la location ou la prestation de services, ou un échange non monétaire comme le troc, le don ou le volontariat. Aujourd'hui, les « échangeurs-partageurs » se relient avec des plateformes numériques. En l'occurrence, elles sont une aubaine pour amoindrir les délais, les coûts, avec le risque toutefois que cette fluidification des échanges ne se fassent au détriment de la qualité des échanges de valeurs et de fraternité.

Autogestion, économie collaborative ne sont pas que des bannières flottant au vent creux et volatil de la réalité anarchiste et même parfois des préoccupations écologiques. L'histoire, en effet, distribue des exemples souvent convaincants mais réprimés dans le sang, par exemple par les communistes, si épris d'ordre bâillonnant. Rappels furtifs : la Catalogne et de nombreuses villes et pays, dans l'Espagne entre 1936 et 1939. Les femmes, lors de la mise en place de l'anarchie dans ce pays, nous font faire un grand pas de plus dans l'instauration de réseaux, à la place des pyramides. Elles donnèrent un exemple captivant. En prouvant qu'elles étaient sans doute, très proches des mises en œuvre concrètes de l'anarchie. Pour ce faire elles n'hésitèrent pas alors, à militer en grand nombre pour cette cause qu'elles tiennent, je le crois, plus prometteuse de paix que nos organisations de meute actuelles. La pyramide de pouvoir, une évidence pour les mâles de notre espèce ? Avec la répression sanguinolente de Franco, vendue comme une réponse juste aux violences réelles de certains anarchistes.

¹ Je préfère le lourd terme de « fonctionnement » à celui d'«organisation » trop connoté.

Je ne remonte pas à « L'Utopie », le roman d'anticipation de Thomas More (1516) ni à Libertalia, cette colonie de pirates, sur la côte malgache, où tous les biens étaient distribués également. Il suffit de vivre notre époque pour constater que les réseaux libertaires, qu'ils se réclament ou peu anarchiste ou libertaires, deviennent de plus en plus fréquents et éclairants. En phare, la communauté dite Institut d'Esalen, près de San Francisco, dont l'influence est toujours mondiale, depuis sa fondation (1962). Elle est le berceau de la psychologie humaniste et du mouvement du potentiel humain qui engendrèrent et engendrent toujours mille pratiques d'approches douces de l'humain. Je cite encore les SEL,¹ qui se fondent sur la réciprocité, en l'absence d'argent. On en compte aujourd'hui environ 600 dans l'Hexagone. Ce qui est passionnant, avec les SEL, c'est qu'ils sont tous différents. Ils affirment dans l'article 1 de leur Charte : « Le lien est plus important que le bien ». L'animation et la créativité sont aux avant-gardes, Un mouvement à suivre de près. Adieu la pyramide, vivent les réseaux !

Un crochet historique, avant le retour chez nous, à notre époque. Le jaïnisme, religion de l'Inde prône le respect intégral de la vie sous toutes ses formes. Cette biophilie avant la lettre se dénomme « maitri ». En outre les moines jaïns vivent nus, sont végétariens, au point de faire attention à ne pas troubler les vers de terre quand ils déracinent une plante. Ils pratiquent la non-violence, le pardon et l'égalité, depuis le XX^e siècle avant JC. Des motifs d'espérer pour cet humain fiévreux de notre époque ?

Et puis les 500 écovillages dans le monde dont Findhorn en Écosse (1962), de type New Age anarchiste et écolo. Longo Maï en Provence, coopérative autogérée de 1972, toujours très vivante. Elle relie des coopératives de plusieurs pays. Encore plus proche, la toute jeune et belle d'espoir, la commune de Saillans, village de 1300 habitants dans la Drôme. Comme le dit la journaliste qui relate cette expérience... Non, le mot n'est plus le meilleur : plutôt... cette victoire sur le modèle vertical du « premier de cordée » : « Il faut apprendre à se parler et travailler ensemble, tenter de repérer nos vieux réflexes et nos constructions profondes ». Mentionnons aussi les AMAP, les Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. Elles mêlent, en harmonie, plusieurs aspects de l'écologie, les soins portés à la terre, le respect des espèces entre elles, la production d'une nourriture saine, la valorisation d'une néo-paysannerie... Il ne s'agit plus d'exploiter la terre, comme on dit couramment, mais d'en être le partenaire.

Terminons ces rappels avec les florissantes « communautés intentionnelles », 1200 recensées à ce jour². Chez elles, plus de croissance, ni de consommation. Une étude de 2008 montre que les communautés intentionnelles étaient nettement plus satisfaisantes en qualité de vie, que d'autres groupes étudiés dans cette recherche. Les chercheurs concluent : « Une communauté semble offrir une vie plus en accord avec l'être humain que la société majoritaire... Premièrement, le lien social ; deuxièmement le sentiment de trouver un sens et, troisièmement, la proximité avec la nature ». Cela implique des modes de vie pacifiques et coopératifs, dans l'espoir d'éradiquer la guerre. Ces héritiers des communautés hippies, préfigurent, selon moi, l'avenir de nos sociétés.

Constatation essentielle : Esalen, Findhorn, Longo Maï, les écovillages, les communautés intentionnelles... Saillans prônent et vivent la sensibilité écologique. L'anarchie qui se profile sous nos yeux unit donc la latéralité dans la meute avec la biophilie. F Lenoir, encore lui, assène : « Finis les fossés mentaux, autrefois si profonds, séparant les animaux des humains, les humains de la nature, la vie de la non-vie, voici venue l'idée du grand continuum ». L'anarchiste, aujourd'hui aime les rousserolles effarvattes et les vers de terre, comme les bouleaux et les ruisseaux., les silex et les collines.

Ces mouvements, la prise de conscience trop tardive des désastres commis par l'humain, éveillent depuis le milieu du siècle dernier un retour à la nature. En déploiement dans plusieurs pans de notre existence : recours à des matériaux naturels recyclés, abolition de l'horreur plastique, expulsion des nourritures bio, rejet progressif de la voiture, médecines nouvelles...en sourdine la question angoissante du nucléaire civil et militaire. Comme celle de ces pays qui se moquent, avec un dédain caustique, de l'effondrement qui gronde. En revanche, le naturisme moderne conjugue en grande harmonie saluable,

¹ SEL : Systèmes d'Échange Local. Une révolution dans l'échanges des biens, des services, et des savoirs, sans pathos et dans la réussite joyeuse de concrets différents. Nés au Canada et portés surtout par Franck Fouqueray, les SEL débarquent en France, en 1995

² Sur les communautés intentionnelles, lire le dossier « *Vivre en communauté, cet autre rêve américain* » paru dans Courrier International n° 1531, de mars 2020. C'est une traduction d'un article paru dans Le New York Times Style magazine. Se reporter, bien sûr, au mouvement fédérateur de ces réseaux : Fellowship of Intentional Communities (FIC).

le nudisme, le végétarisme et une éthique fondée sur le respect de soi, des autres, de la nature ; comme sur une égalité complète : des corps nus ne sont-ils pas égaux ?

Dans l'orbite écologique, la gestion des déchets, un énorme problème, devient une seconde nature, en suite des tris de notre époque : « Le schéma alternatif considère les déchets comme des nourritures constituant de nouveaux points de départ. ...C'est une façon nouvelle et active de mettre en acte la continuité réaffirmée de l'humain et de la nature. En s'insérant dans les cycles naturels » résume J Rifkin.

Ces réseaux, ces communautés, ces écovillages, ces villes autogestionnaires ont découvert leur très forte confluence avec l'écologie radicale, la biophilie, dont elles étaient déjà porteuse, sans démonstration sémantique. Porter un regard éthologique sur la meute humaine, comme d'un fait de nature, sans appel nous amène à découvrir que toutes ces microsociétés chantent, encore en sourdine, l'avènement du lien de cause à effet entre l'éthologie humaine et l'anarchie. Avec le sens grossier des formules : « Un biophile est nécessairement un anarchiste ». D'où l'appellation d'« Anarchie verte » ; Sauf, et je suis sourcilieux, que le terme « verte » devrait précéder le système qui en découle. La « Verte anarchie serait plus conforme mais sonne encore bizarrement aux oreilles¹.

Soyons prudents néanmoins dans le désir de sociétés libertaires. Les anarchistes, en effet, malgré leur bonne volonté, restent, pour la plupart des anthropocentristes affirmés : Ils s'imaginent volontiers que l'humain est un être doué de conscience et de raison. Voltaire affirmait déjà : « l'homme est un animal pas comme les autres ». La moindre réflexion éthologique nous rappelle que rien, en effet, n'est plus inexact que cette réduction à ces deux facteurs valorisants. La moindre réflexion éthologique nous rappelle que rien n'est plus inexact, si nous le réduisons à ces deux facteurs. Car ils ne sont que le fruit social apparent et rassurant des racines inconscientes : pulsions, besoins, désirs au niveau de l'individu ; instinct grégaire sur lequel repose tout notre édifice psychique. Il suffit de se reporter aux déclarations de diverses branches de l'anarchie pour se rendre compte des glissements, des patinages, et la répétition des clichés, sans qu'il soit, ou très rarement, fait allusion à l'instinct grégaire, à l'esprit de meute, notre socle pourtant. Par exemple, l'anarcho-pacifisme gomme le désir de pouvoir, l'agressivité meurtrière inhérente aux mâles humains, qu'ils soient patrons, salariés, syndicalistes ou anarchistes. Autre exemple, l'anarchisme individualiste, centré -le terme l'indique- sur l'épanouissement en liberté, de l'individu avec la mainmise, sur lui, du corps social. C'est aller trop vite en besogne et être aveugle sur le fonctionnement des meutes : d'abord des groupes de survie, d'autodéfense en surplomb des individus. L'anarchisme, tout entier, est lui aussi, complètement anthropocentriste sauf l'écolo-anarchie que j'aborde ci-après.

Beaucoup de nos clichés culturels périmés devraient et vont voler en éclat. Au premier chef, les statuts et rôles des femmes dans le patriarcat déclinant. L'éthologie d'une meute, nous apprend que les femelles sont dominées par les mâles. Dans la meute humaine, ils en ont toujours profité en abus très insolents., contrairement aux animaux de meute. Et les femmes qui refusent la soumission s'évertuent parfois à agir comme les hommes. Paradoxe d'une double soumission ? À vous de juger. Mais dans un système libertaire, chacun(e) est appelée à vivre et agir selon son génie propre, dans les cadres spontanés de ses groupes d'appartenance. Et les femmes n'en sont certes pas dépourvues. Au point que je crois, c'est encore une croyance, que les femmes seront des actrices de premier plan dans l'avènement des réseaux de cellules libertaires. Dois-je chantonner, en suite de Jean Ferrat inspiré par Aragon, La femme est l'avenir de l'Homme ?

L'éducation sera, bien évidemment, non point remaniée par des réformes, mais reprise dans sa nature. Là encore, des bornes jalonnent avec brio le chemin jusqu'à nous. Les expériences de pédagogies alternatives sont suivies, avec minutie, par plusieurs éducateurs. De Francisco Ferrer, libertaire et franc-

¹ Anarchie verte ou écologie libertaire ou encore éco-anarchie. Elisée Reclus (1830-1905) et Pierre Kropotkine (1842 -1921) en sont les brillant précurseurs. Ce mouvement critique l'autorité, la hiérarchie, la domination de l'Homme sur la nature ; Elle prône l'auto-organisation, l'autogestion des collectivités, le mutualisme, la décroissance, la permaculture...et le pacifisme. Il prend sa forme moderne dans les années 70.

maçon à Maria Montessori, à Ovide Decroly puis au grand Célestin Freinet... en passant par les « Libres enfants de Summerhill ». De multiples essais aujourd'hui de cette éducation qui est plus « nouvelle » comme on l'appelle mais renversante.

Apprendre aux enfants les fondements humains de l'anarchie : l'introspection, l'observation de la meute des humanimaux, le recul solitaire, la fraternité au fur et à mesure spontanée, les décisions en groupe, l'amour de la vie sous toutes ses formes... Développer cette forte citation de Mai 68, qui pourrait être celle des bonobos : « Faites l'amour pas la guerre ! » Aller plus loin. L'enjeu sera d'apprendre aux gosses à s'enraciner dans leur vécu inconscient et affleurant grégaire. Qu'ils ne prient plus en anthropocentristes, comme on le ferait en religion, en victime consentante et débordée par les « mystères », comme l'on dit. Avec, au nombre de ceux-là, le recul sur les directives de conduites morales qui, sans cesse nous conditionnent, comme je l'ai expliqué plus haut. Mais, le point capital d'une nouvelle éducation, en sus de l'apprentissage de l'anarchie citoyenne, touche à notre **manière de raisonner** et, par-là, d'appréhender le monde.

Fou de son anthropocentrisme, l'humain, depuis que les philosophes ratiocinent, possède, pense-il, deux « outils mentaux », la subjectivité et l'objectivité. La subjectivité décriée depuis les Lumières, celles qui prônent la conscience et la raison, pas tous les auteurs, connaît un relatif regain de faveur aujourd'hui. Relatif, je vais m'en expliquer. Et l'objectivité, le regard scientifique celui de l'observation des faits, selon des protocoles de recherche très élaborés. Ils permettraient, pour beaucoup d'entre nous, d'être la voie royale pour décrire la réalité, la nôtre, celles des autres et celle de la nature.

Nous sommes, pour la majorité d'entre nous, sous la domination du scientisme, le royaume de l'objectivité. Il est réputé que ce qui se démontre rigoureusement est exact. Et avec des dérives actuelles inacceptables. Premier exemple de la tyrannie de la loi du « Des faits, rien que des faits ! ». Les expériences sur l'efficacité et l'innocuité des médicaments sont très encadrées, menées selon les rigueurs de la statistique. Il en ressort souvent que les personnes traitées représentent x% de la population étudiée. Et qu'un autre pourcentage de guérisons est dû à l'effet placebo : ces personnes ont guéri alors qu'elles n'ont pris que des substituts neutres. Et que faisons-nous, empêtrés de scientisme ? Médicament sur le marché sir le pourcentage de guérison est assez élevé. Point, rien d'autre. Mais ceux qui ont guéri grâce à l'effet placebo ? « Pfuitt, circulez, il n'y a rien à voir, ce n'est qu'un effet placebo, on l'a démontré ! ». Inaudible, puisque ce fameux et méprisé effet a guéri effectivement en toute subjectivité. Alors qu'une recherche mondiale devrait, de toute urgence, répondre à la question centrale : Qu'est-ce qui a déclenché l'effet placebo ? Que se passe-t-il dans la tête d'une personne qui en bénéficie ? Comment le provoquer ?... Les humains arriveront à se poser cette question quand les « sciences » humaines connaîtront un essor significatif. Ce qui est envisageable, aujourd'hui, vu l'état fiévreux du monde.

Un second exemple précis de cette attirance vers les faits, au détriment de la descente en soi : la psychanalyse est boutée hors du champ psychiatrique car ses résultats ne sont pas démontrés. Et tant pis si les analysants se sentent en meilleure harmonie interne, comme externe. Mais on ne peut se passer d'approches psychologiques. Et on le saura de moins en moins avec la croissance des dépressions. Alors on réduit l'exploration à ce qui marche vraiment, c'est-à-dire qui est observé, mesuré, avalisé. Ainsi le champ psychique n'est acceptable qu'à ces conditions. Résultat, l'invention, l'invasions des psychologies cognitives et comportementales, les TCC. En grand renfort de l'approche dualiste boiteuse : subjectivité et objectivité. Demain la guérison du malade exigera, c'est mon avis, une autre approche mentale, hors du OU/OU, du ET/ET, pour atteindre le NI/NI. Ce n'est plus la subjectivité OU l'objectivité ; pas plus que la subjectivité ET l'objectivité. NI l'une NI l'autre mais une troisième manière de vivre. Il fallait donc trouver un nouveau terme pour caractériser cette faculté mentale. À savoir, susciter en soi, d'emblée, une vision qui prenne en compte la complexité et cherche à lui donner un sens. J'ai trouvé que cette faculté avait un nom depuis 1926 : l'« Holisme » décrit ainsi par Jan Christiaan Smuts : « La tendance dans la nature à constituer des ensembles qui sont supérieurs à la somme de leurs parties au travers de l'évolution créatrice... L'holisme se définit donc globalement par la pensée qui tend à expliquer un phénomène comme étant un ensemble indivisible, la simple somme de ses parties ne suffisant pas à le définir. De ce fait la pensée holiste se trouve en opposition à la pensée réductionniste qui tend à expliquer un phénomène en le divisant en parties » ; Dans la foulée, en 1975, Joël de Rosnay lance un ouvrage majeur pour inciter à la pensée holiste, « Le Macroscop ». Tout y est annoncé de la

révolution de la pensée¹. J'ai tiré de « holisme » le terme « holistivité », en consonance avec ceux de subjectivité et objectivité.

Aujourd'hui déjà, et demain plus sûrement, l'humain situera sa relative possibilité d'émancipation au croisement des chemins de **réseaux** de groupes libertaires et de ceux de l'écologie, d'une part et de **l'holistivité** d'autre part. Ces deux facteurs se rejoignent dans la pleine conscience de notre fonctionnement en meute. Ainsi l'écologie et l'anarchie trouvent leur point de jonction. L'affaire n'est pas nouvelle : L'écologie libertaire, l'anarchisme vert² naissent vers 1930, en références aux travaux de Pierre Kropotkine et d'Élisée Reclus, géographe et Franc-maçon. Déjà, ces courants dénonçaient le seigneur-saigneur, comme j'ai appelé l'humain plus haut. Renoncer à dominer la nature et d'abord la sienne, la vie en meute, l'instinct grégaire.

Chaque individu, dans des réseaux, ne passera plus son temps à acheter tout et rien, à guigner le pouvoir ou s'y soumettre. Il conjuguera, comme déjà dit, le solidaire et le solitaire. Les spiritualités déploieront leurs ailes, le développement personnel, aussi. Le mouvement est enclenché clairement depuis les années 60. Auparavant, quelques élus seulement accédaient à ces recherches d'ascendance. Aujourd'hui, sous l'influence des spiritualités orientales, le mouvement gagne de nouveaux élus de tous horizons. Les thérapies abolissent leur frontière avec les spiritualités et les éclosions des approches du potentiel humain. Cette révolution quasi-génétique, nous fond avec le vivant. L'efflorescence spirituelle est la croisée des chemins. On sent bien, aujourd'hui, que quelque chose cloche au-delà des névroses individuelles inévitables. Ce quelque chose, avant, c'était une divinité. Le libertaire recherche l'UN et le TOUT, dans son harmonie avec lui-même, les autres et la nature. Il me semble que plus les souplesses d'une anarchie revisitée animeront la meute, plus les besoins de spiritualité, de développement personnel s'atténueront formellement. La quête de l'harmonie passera, en partie, par ces modes de vie. L'expérience plus que la connaissance, en belle aube d'une anarchie verte en partage avec les autres. Bien moins en ce qui touche la connaissance de soi-même qui restera un royaume luisant et grimaçant à explorer encore et encore. Ce sera un fruit de la liberté... de l'égalité, de la fraternité !

Je laisse le mot de la fin à P. Teilhard de Chardin, pas un révolté mais un visionnaire! Il pressentit les lendemains : « Pas d'avenir évolutif à attendre pour l'homme en dehors de son association avec tous les autres hommes »³.

Nous voici au terme de notre périple. Je vous ai invités à aller des symptômes les plus criants pour remonter progressivement au terrain, celui de l'angoisse primordiale caractéristique d'une meute humaine. Avec une réponse possible et, je le crois et le pense, probable. Jusqu'où la vie en libres réseaux et l'holistivité apporteront-elles, à l'état fiévreux du monde, une claire vigueur de joyeuse santé? En deux mots : une anarchie verte !

Conclusion **En route !**

Cri dans le désert d'Arne Naess, dès les années 60 : « L'homme ne se situe pas au sommet de la hiérarchie du vivant, mais s'inscrit au contraire dans l'écosphère comme une partie qui s'insère dans le tout » L'extrait vient de son livre au titre déjà révélateur : « Écologie, communauté et style de vie ». Déjà le lien entre notre état de nature et le fonctionnement de notre société. Et le monde commençait à avoir de la fièvre.

¹ Il n'est pas évident, quand on a une manière de pensée dualiste, d'embrasser le sens de l'holistivité. Voici ce que j'ai trouvé sur le réseau et qui me paraît éclaircir le concept : « *L'holisme est un système de pensée par lequel les caractéristiques d'un être ou d'ensemble ne peuvent être connues que lorsqu'on le considère et l'appréhende dans sa totalité et non pas quand on étudie chaque partie séparément. Ainsi un être est entièrement ou fortement déterminé par le tout dont il fait partie ; il suffit de, et il faut, connaître ce tout pour comprendre toutes les propriétés de l'élément ou de l'entité étudiés. Un système complexe est considéré comme une entité possédant des caractéristiques liées à sa totalité, et des propriétés non-déductibles de celles de ses éléments.* »

² Ces courants se nomment souvent : « socialisme libertaire ».

³ Pierre Teilhard de Chardin. 1881-1955. *Le phénomène humain* publié en 1955. Seuil.

Au bout du chemin sur l'état de santé du monde, on se rend compte que ce qui parle au plus profond de l'humain, ce ne sont pas les cultures mais sa nature. Son étude relève d'abord et impérativement de l'éthologie. Nous sommes en cousinage de deux singes ; ils nous apprennent l'essentiel qui palpite dans nos tréfonds : les chimpanzés sont aiguillonnés par la compétition et règlent leurs fréquents conflits sans effusion de sang. Leur organisation est plus pyramidale. Les bonobos, eux, vivent sous le signe de la coopération ; ils règlent leurs conflits par l'affection et la sensualité. Ils préfèrent plutôt, entre eux, les relations en réseaux. En nous, jusqu'alors, le chimpanzé domine. En nous, avec l'hyper-capitalisme et les tristes affabulations qu'il provoque, la déification de l'argent, la consommation frénétique et les technologies pour le meilleur et pour le pire, les guerres en horreurs consommées, nous sommes, hébétés, sous le signe de la compétition. Mais nous sommes aussi des bonobos qui savons coopérer avec intelligence et dévouement, dans les situations douloureuses. Il nous reste donc à recouvrer la santé. Pour cela, osons rebâtir avec les blocs des pyramides qui nous contemplent depuis des siècles.

Commençons par changer radicalement notre regard d'observateurs de nous-mêmes, scientifique ou pas. Prenons la métaphore de l'arbre : l'éthologie nous pose en animal grégaire. C'est notre racine. En sort, le tronc de l'anthropologie et de la sociologie qui étudient les structures et les cultures. Les grosses branches avec les approches de la dynamique des groupes qui nous éclairent, en particulier, sur le fonctionnement des cellules anarchistes¹ Puis les psychanalyse et psychologies qui en sont les branches ; enfin la connaissance de l'humain par lui-même : l'introspection et l'holistivité, ce regard qui embrasse spontanément le tout, le complexe, en dépassement de l'objectivité et la subjectivité.

Avec un regard renouvelé, retrouvons la concentration, la communion et la contemplation. Je me suis efforcé à prescrire un remède à l'état fiévreux du monde. Je le crois susceptible de l'aider à recouvrer une nouvelle santé et de palpiter en ces trois mots de rencontre. Le risque ? La complexité qui empêcherait l'humain de bien prendre en compte ses enjeux d'une société future libertaire.

Car « Quand le travail se fait brouillard, l'humain aussi se vaporise »². J'espère que le brouillard s'est, au moins vaguement levé, grâce à la liste des personnages que le système nous demande d'endosser. En ordre croissant d'influence : des marionnettes compulsives et avides, un humain omniscient et hyperactif ; un saigneur, un seigneur, un soumis, des schizophrènes, un humanimal³ agressif, et peureux, enfin un humain en passe de devenir un libertaire.

Notre conscience collective prend en charge ces personnages d'importation. Mais le retournement, avant l'effondrement exige, en premier lieu que l'on regarde en face ce que nous sommes sans doute : des schizophrènes qui balbutient de plus en plus entre de nombreuses injonctions contradictoires. Le système, de plus en plus prégnant, de double contrainte nous fait trébucher : nous voulons tout à la fois ; et rien en même temps. Nous sommes avides de modes et de clans, dans l'occultation par l'écran des écrans

Les révoltes et les découvertes pointent leur museau dans des essais. Ils sont, à ce jour et malgré, les pesanteurs d'arrière, concluants : l'éducation libre, l'exemplarité revisitée avec les neurones-miroirs, l'après-vie avec les EMI et les hypothèses sur la survie de notre conscience hors du corps, la transmission épigénétique ...et les éco-villages... tout cela, des traductions des utopies en anarchie pacifique. Reste la question métaphysique et vitale de tous les temps : mais qui sommes-nous ?

Oui sommes- nous, aujourd'hui, dans cet imbroglio, ce charivari, ce bredouillis ? Il faut, de plus en plus, que nous soyons à la fois, sous la pression de la société d'argent et de pouvoir, les humains ci-dessous :

- Cratophile ET arquophile,
- En pyramide ET en réseau,
- Compétitif ET coopératif,
- Ocnophile ET stylobate,
- Solitaire ET solidaire,
- Prédateur, guerrier ET pacifiste,

¹ À noter que, curieusement l'étude de la dynamique groupes restreints n'a pas d'appellation. Obligée parfois de s'aligner sur les expressions psycho-sociologie et socio-psychologie, alors qu'il s'agit d'autres regards.

² Extrait du livre de M. Atlan et R.P. Droit. Voir bibliographie.

³ *Humanimal* : Néologisme si évocateur de notre condition. Forgé par Daniel Béresniak qui fut, en quelque sorte, mon maître.

- Individualiste ET mondialiste,
- Pressé ET méditatif.

C'est ainsi, la société actuelle nous moule, nous façonne, nous modèle en forte schizophrénie. En outre, elle sait bien réveiller nos peurs ancestrales avec le principe de précaution. Et le déversement publicitaire manipulateur. Enfin dans ces doubles injonctions, cette société nous menace d'abandon devant une épidémie virale : c'est la panique. Trembler, ensemble, devant ces dangers, devient la norme de la norme. C'est cela la norme. Elle est un puissant facteur de paix et une sécurisation intérieure. S'efforcer sans cesse de revêtir ces tuniques contradictoires, fait de nous des normosés. Alors, le pari de l'écolo-anarchie, de l'anarchie verte n'est-il pas pure utopie, puisqu'il exige de revenir à notre racine grégaire et à en remettre en cause des composantes « chimpanzées » pour mieux s'embrasser dans des réflexes bonobos ? Moi, j'y crois. Et vous qui lisez ce texte ?

Vite, cassons la voix ! Avant il fallait choisir, sous le joug religieux, un rôle réputé bon et fuir un autre de mauvaise réputation. C'était le règne du OU. Aujourd'hui, avec « la double contrainte », l'injonction paradoxale, nous devons ingérer des contradictions indigestibles. C'est le royaume du ET. Demain, me semble-t-il, nous aborderons d'autres rives, avec le NI/NI. La société en réseaux, l'écolo-anarchie, l'holistivité sont les conditions de cette alchimie. Le Grand Œuvre ? Un humain biophile, dans l'écologie de l'harmonie : avec soi, les autres, la nature.

Ils étaient des bagagistes tranquilles, nous somme des voyageurs inquiets, nous serons des explorateurs courageux. Par les effets d'« une spiritualité pour agir »¹, chaque humain sera un lac d'amour, dans le réseau de la société humaine. Ainsi, ce sera un NI/NI de douce rébellion. Quoi ? Pas une moyenne, ni une synthèse, ni un juste milieu, pas plus que l'« aurea mediocritas » des sages de l'Antiquité, mais un nouvel hôte terrestre en tunique d'humble splendeur. Regards vers la Lune et le Soleil ésotériques.

Quand l'eau se transforme en vapeur, quand le feu rayonne de lumière, quand la terre jalouse ses germes, quand l'air balaie les montagnes, alors la Lune et le Soleil s'unissent en effusion circulaire d'amour. C'est la syzygie. Quand l'Homme, à l'instar des deux planètes, s'embrasera de la sagesse du sens de la vie, d'adaptabilité mesurée, de connaissance de soi, de fraternité pour lui est les autres, de biophilie en grande révérence pour les vivants, alors il agrippera le Sol(eil) et la Lune. Les astres l'adouberont « **Solune** », pour que la chouette hulule et la souris file.

Ne tardons plus pour que le monde reprenne des couleurs. Quatre premières tâches urgentes :

- 1 Maîtriser les épidémies
- 2 Sauver les 22 000 enfants qui meurent chaque jour de faim ou de violences.
- 3 Développer une stratégie pour une contraception choisie.
- 4 Étudier et mettre en place tous les moyens, préconisés par une recherche mondiale, pour réorienter l'agressivité des humanimaux mâles.

Cet article résulte du pillage éhonté de quatorze ouvrages de qualité

MONIQUE ATLAN, ROGER POL DROIT
 Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies
 L'Harmattan 2012

FRÉDÉRIC LENOIR
 La guérison du monde
 Fayard 2012

JEREMY RIFKIN

¹ Expression de Jacques Fontaine, lisible dans ses ouvrages initiatiques.

La troisième révolution industrielle
Comment le pouvoir latéral va transformer
l'énergie, l'économie et le monde
Les liens qui libèrent.2012

GIL GARIBAL
ABC de l'Analyse Transactionnelle
Editions Grancher

YUVAL NOAH HARARI
Sapiens, une brève histoire de l'humanité 2015 Albin Michel
Homo deus, une brève histoire de l'avenir 2017 Albin Michel

JEAN-JACQUES CHARBONIER
Cette chose.
Éditions First 2017

FRÉDÉRIC. LENOIR
Les métamorphoses de Dieu ; La nouvelle spiritualité occidentale.
Plon 2003

FRANZ DE WAAL
Le singe en nous
Fayard/Pluriel 2017

DESMOND MORRIS
Le singe nu
Grasset 1968

CARL HONORÉ
Éloge de la lenteur.
Marabout 2017

BORIS CYRULNIK
Mémoires de singe et paroles d'homme
Hachette 1983

HENRI EY
Psychiatrie animale sous la direction de Abel. Bion et d'Henri.Ey
1964

MICHEL RAGON
La voie libertaire
Plon 1991

JOËL DE ROSNAY
Le Macroscopie
Le Seuil. 1975.

La boîte

Plus de nature, moins de culture

Plus d'écophilosophie vers l'anarchie
 Pas une révolution, la refondation
 La pyramide (pouvoir, savoir, avoir-) et le réseau (échange, émotion, partage)
 En joie des cratophiles, les arquéphiles¹
 Au piquet de la meute de velours grégaire
 Le troupeau bêle à l'unisson, la mode sévit
 Soumission au menu du jour, d'avoir, de paraître appétissant
 Les fourches caudines de la route infantine
 L'Homme en miettes n'est pas dans son assiette
 La panique, c'est le délire
 La culture ? Une cathédrale de papier.
 Philobates et ocnophiles²
 En gifle de l'anthropocentriste, le biophile³, bras ouverts,
 Objectivité, subjectivité fondus en holistivité⁴
 De la démocratie anthropocentriste vers l'anarchie verte
 De la dystopie⁵ à l'utopie
 Des bégaiements culturels à l'emprise naturelle.
 Au loin la sociologie, que vienne l'éthologie
 Le soleil en la lune pour que naisse Solune
 Gaudeamus hodie !

¹ Deux néologismes : **cratophile** – qui est épris de pouvoir, par Daniel Beresniak (1933-2005) et **arquéphile** – qui se courbe devant le pouvoir (création de l'auteur).

² Deux néologismes dus à Michael Balint (1896-1970) : **philobate** – qui veut être libre de ses mouvements, qui apprécie d'être citoyen du monde et **ocnophile** – qui tient aux objets, qui aime ses racines.

³ **Biophile** – néologisme dû à Erich Fromm (1900-1980) – « amour de tout ce qui est vivant ».

⁴ **Holistivité** – approche mentale qui aborde, d'emblée, la complexité, la globalité par rapport au dualisme traditionnel : objectivité et subjectivité

⁵ **Dystopie** – récit de fiction qui décrit un mode utopique sombre comme « 1984 » de Georges Orwell.